

20^{ème} Prix
GRAINES D'ECRIVAINS

Les textes lauréats 2017
Florilège de textes depuis 1998

Extraits du règlement

Article 1 : Organisé par l'association *Lire en pays autunois*, le **Prix "Graines d'écrivains"** est ouvert à tous les élèves de Collège et de Lycée.

Article 2 : On peut présenter une production individuelle (ou à deux), et participer par son établissement scolaire ou de sa propre initiative.

Article 3 : **Prix et décisions du jury**

Chaque sujet fait l'objet d'un prix. Des prix spéciaux peuvent être attribués.

Pour les BD, les prix seront donnés par « niveau ».

Le jury peut ne pas attribuer un ou plusieurs prix.

Ses décisions sont sans appel.

Article 4 : **Proclamation des résultats**

Elle aura lieu sur la Fête du Livre à Autun (8 et 9 avril 2017).

Les lauréats auront été informés personnellement ou par l'intermédiaire de leur établissement scolaire.

Article 5 : **Les textes primés seront publiés** dans un recueil et sur le site de l'association, et versés à ses archives.

Ceux non primés ne seront pas retournés, mais pourront être récupérés lors de la Fête du Livre. Le reliquat sera détruit.

Pour les BD, une exposition pourra être organisée à la fête du livre avec les originaux que vous voudrez bien nous confier.

Article 6 : **Les lauréats seront invités à dédicacer leurs textes sur le stand "Jeunes Auteurs" de la Fête du Livre, parmi les auteurs conviés.**

Article 7 : Les lauréats recevront un prix sous forme d'un **bon d'achat sur la Fête du Livre** .

Article 10 : La participation au Prix implique l'acceptation du présent règlement.

www.lireenpaysautunois.fr - contact@lireenpaysautunois.fr

Sujets

COLLEGES :

Niveau 6^e - Sujet 1 : - J'étais un petit gaulois...

- Sujet 2 : -Quelle fête !

Niveau 5^e - Sujet 1 : - à l'aventure dans une ville de 2222...

- Sujet 2 : -un chat dans la maison...

Niveau 4^e -Sujet 1 -... Il est « ouf » celui là ! ...

- Sujet 2 -Demain je pars...

Niveau 3^e -Sujet1 -11 novembre 1918, j'ai 20 ans, je rêve de
demain

-Sujet 2: Poème : La mer

BD niveaux 6^{ème}+5^{ème}, et 4^{ème},3^{ème} : -La vingtième fois...

LYCEE:

2de, 1ere, term. -Sujet 1 : ... 20ans...

-Sujet 2 : -Calligramme

-Sujet 3 : *sujet spécial accompagnant le projet*

du lycée Bonaparte à Autun sur « Œuvrer » :...ce fut l'œuvre de ma vie...

BD: ... La vingtième fois...

Sasufix

Un petit gaulois s'appelant Sasufix, vivait tranquillement dans un petit village. Il avait tout le temps des idées un peu farfelues. Sa dernière idée : créer une potion magique qui rend les gens forts, comme celle du druide chez Astérix. Il partit dans la forêt ramasser ses ingrédients. Il prit : de la mousse, des champignons, du laurier et un tas d'autres choses.

Il se dépêcha de rentrer et mit sa récolte à cuire dans une marmite. Au bout d'une heure de cuisson, il éteignit le feu, la laissa refroidir puis but une louche de sa potion magique.

Le temps passait et rien ne se passait ! Il décida alors d'essayer de soulever un menhir comme Obélix : RIEN ! Un plus petit rocher, RIEN !

Avec tous ces efforts, il commençait à être fatigué. Il s'allongea et s'endormit. Un peu plus tard, il se réveilla avec un de ces maux de ventre et le visage qui le démangeait. Il se gratta et s'aperçut qu'il avait des poils partout et un groin comme un sanglier. Sa mère allait être contente encore !

- « Mais qu'est-ce que je vais faire?!!!! »

Il fallait qu'il rentre vite chez lui sans se faire voir, ni par les villageois, ni par sa mère. Il n'avait pas envie de se faire chasser et manger. Il se cacha derrière les buissons, les arbres, les rochers et ouf, enfin chez lui. Sa mère l'appela pour le déjeuner, mais il n'osait pas

venir. Au bout de trois appels, sa mère entra dans sa chambre.

-«Mais qu'est-ce que tu as fait Sasufix? Tu as vu à quoi tu ressembles? Un sanglier!! Je n'en peux plus de tes bêtises!! Encore tes satanées potions !! >>

- « Je n'ai pas fait exprès. Je voulais devenir fort, maman... »

- « Hé bien, ce n'est pas le bon résultat. Tu vas arrêter quand tes idées??! Tu n'es pas un druide ! »

Sa mère était très en colère. Les effets ne disparurent que le lendemain matin, enfin... Le résultat de son expérience? Il fut puni de sortie et de corvée de vaisselle pendant deux semaines... L'HORREUR...Il promit de ne plus jamais recommencer, et devinez quoi ? Il attendrait quelques temps puis recommencerait ! Il allait y arriver!

Une fête dans la Fête !

Vingt heures sonnaient à la tour de la ville.

Avec un bruit de papier, les invités sont arrivés. La première était une jeune fille qui frissonnait et qui semblait réjouie d'être au chaud. Ses cheveux dorés étincelaient sous le peu de lumière. On pouvait voir, dans sa main repliée, une petite boîte. Son tablier était trop grand pour elle. Mais elle ne tenait pas à l'enlever car il devait lui tenir chaud. La fillette frotta une allumette et découvrit une vaste salle.

Elle fit quelques pas et rencontra un jeune homme, un peu plus âgé qu'elle. Il lui fit un bref signe de tête. Il portait un pull bleu et un pantalon de golf beige resserré sous le genou. Son apparence laissait deviner qu'il était sportif et sûr de lui. Une petite ombre blanche se faufila derrière lui. Avec activité et curiosité, il regarda autour de lui et aperçut un garçon d'une douzaine d'années. Ce dernier tenait à la main un bâton. Ses petites lunettes rondes lui donnaient un air sérieux. Sans un bruit, il éclaira la salle. La lumière provenait de boules blanches et turquoise. Des guirlandes de lettres étaient accrochées sur les murs de la salle. Tout autour d'eux, de grandes tables étaient dressées. Elles étaient recouvertes de nappes bleu turquoise, sur lesquelles étaient posés des livres.

Ils entendirent un rire provenant de derrière une table. Soudain, une silhouette s'éleva dans les airs. C'était un garçon vêtu de vert, accompagné par une sorte de papillon étincelant. Sans hésiter, il invita les autres à danser. La jeune fille restait en retrait car elle semblait craintive. Le jeune homme au pull bleu lui prit la main et l'entraîna dans une farandole endiablée. Le garçon aux lunettes mit une musique vive

et dansante et rejoignit les autres. Sans même se connaître, les convives riaient aux éclats. La jeune fille semblait même oublier ses soucis. Des paillettes jaillissaient de toutes parts et émerveillaient les invités. Quand...

« Coucou ! » cria une voix mutine.

Tous les convives se retournèrent.

« Oh ! Je suis en retard dit la petite voix. Je me suis promenée dans la forêt. Il y avait de si belles fleurs ! »

Les invités découvrirent une fillette, qui devait avoir 7 ou 8 ans dont les cheveux étaient blonds et bouclés. Elle portait un manteau et un petit chapeau de laine. Elle avait dû courir car ses joues étaient aussi colorées que ses vêtements...

Elle tenait des jonquilles. Elle les disposa sur les tables pour égayer la grande salle. Les bouquets étaient comme des lumières.

Les convives reprirent leur danse en entraînant avec eux la fillette. Ils se tenaient tous par la main. La farandole ressemblait à une guirlande colorée, virevoltant autour des tables. Les jeunes gens riaient et chantaient. Après un long moment, les invités, essoufflés, s'arrêtèrent. La jeune fille à la jupe rapiécée était étourdie après cette longue farandole car elle n'avait pas l'habitude de danser.

Ils se rassemblèrent autour d'une table couverte de livres, comme toutes les autres. Ils déposèrent les piles de livres sur les autres tables. Pendant ce temps, le jeune garçon aux lunettes rondes fit apparaître, en un instant, un somptueux festin. Sur la table étaient disposés des coupes remplies de bonbons multicolores, des pyramides de fruits confits, des compotiers de fruits exotiques, des verres de jus de fruits colorés, des bouquets de fleurs en bonbons, des fontaines de chocolat et un gros gâteau. La fillette au tablier troué était éblouie : elle n'avait jamais vu un pareil goûter. Le gâteau avait trois étages sur lesquels étaient posées des petites meringues. Il était décoré de crème Chantilly et de coulis de fruits rouges. Vingt bougies luisaient.

Les invités étaient intrigués. Ils se regardaient d'un air

interrogateur: de qui était-ce l'anniversaire ? En l'honneur de qui étaient-ils donc invités? Ils se tournèrent vers le jeune homme au pull bleu qui semblait proche des vingt ans. Mais ce dernier remua la tête de droite à gauche, ne se sentant pas concerné. Pourquoi donc ces vingt bougies ?

Tous se rassemblèrent autour du gâteau, et, ensemble ils soufflèrent les bougies. Il était temps de manger. Les cinq jeunes gens se régalerent de tous ces mets, sucrés, parfumés, doux, savoureux. Les deux fillettes n'avaient jamais vu une telle abondance, tandis que les garçons semblaient un peu moins étonnés.

De petites friandises au papier brillant scintillaient sous les lumières rondes. Les jeunes gens semblaient surpris. La fillette aux cheveux bouclés en prit une, l'ouvrit et découvrit un chocolat entouré d'un petit papier blanc. Elle lut :

« Le plaisir est le bonheur des fous, Le bonheur est le plaisir des sages.»

La fillette accrocha le papier sur le mur. Elle fut vite imitée par ses amis. Tous se régalaient de chocolats, mais ils appréciaient, bien plus encore, les citations que l'on trouvait dans les papillotes. Tout en dégustant les mets sucrés, ils jouaient à se faire deviner l'auteur des citations :

« La lecture est une amitié. »

Proust ! S'écria le garçon vêtu de vert.

« Une lecture amusante est aussi utile à la santé qu'un exercice du corps»

Kant !dit aussitôt le garçon aux lunettes rondes.

«Une heure de lecture est le souverain remède contre les maux de la vie»

Montesquieu !dit une petite voix.

Les citations étaient accrochées aux murs et décoraient la salle.

Les convives, fatigués, s'assirent sur des fauteuils gris. Ils commencèrent à discuter, à parler de leur vie, de leur famille, d'où ils

venaient. Leurs histoires étaient différentes mais pourtant ils étaient tous heureux d'être là, comme s'il y avait entre eux un lien mystérieux. La jeune fille au tablier froissé venait d'un pays froid ; elle était pauvre, à la différence du jeune homme au pull bleu qui, parce qu'il était journaliste, voyageait beaucoup et vivait dans un château. Le garçonnet aux lunettes rondes avait une drôle d'existence, presque magique, qui étonnait beaucoup la fillette au manteau rouge. Cette dernière habitait très simplement à la campagne, avec sa maman, et passait ses journées à se promener dans la forêt. Le petit garçon au chapeau vert avait lui aussi une drôle d'existence, qui semblait presque tirée d'un conte de fées.

Ils discutèrent un long moment, s'assoupirent même peut-être sur les jolis canapés de la grande pièce...

On entendit des bruits venant de l'extérieur. Les invités se réveillèrent en sursaut. Vite, la Petite Fille aux allumettes, Tintin, Harry Potter, Peter Pan et le Petit Chaperon Rouge grimpèrent sur les tables et rentrèrent dans leurs livres. Les pages se refermèrent en silence.

10 heures sonnaient à la Tour Marchaux. La vingtième Fête du Livre allait ouvrir.

À l'aventure dans une ville de 2222

Bonjour, je me présente je m'appelle Clarissa Emerson En ce moment même je suis dans une ville inconnue, à une époque inconnue. Je suis sûre que vous ne me comprenez pas, donc pour que ce soit clair dans votre esprit je vais vous expliquer.

En 2022, il y a eu des expériences sur certains humains pour qu'ils soient conservés au moins cinq cent ans. J'avais quinze ans quand ils les ont commencées. J'ai décidé de participer à ces expériences parce que je n'ai plus de famille. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais la seule réveillée dans la plus grande pièce que je n'ai jamais vue de ma courte vie, entourée de personnes endormies. Je sortis de la salle et me retrouvais dans une grande rue illuminée par le soleil.

Donc maintenant je suis en chemise d'hôpital dans une grande ville qui ne ressemble pas à Paris (capitale en 2022). Je voyais des dames habillées en haute couture de la tête aux pieds, des hommes en costume et des enfants habillés de robe pour les filles et de chemise et pantalon pour les garçons. Ce qui me fait bizarre c'est que, déjà, ils sont habillés très chics, mais, surtout, qu'ils sont tous habillés de la même couleur : le gris. Mais mon attention a été attirée ailleurs ; alors que tout le monde marchait (je n'avais pas encore vu de voiture) il y avait une jeune fille qui devait avoir mon âge et un jeune homme qui avait l'air d'être un peu plus vieux. Ils étaient habillés de jeans et de tee-shirt de couleurs vives (rouge pour la fille et vert pour le garçon) et couraient Tout Je monde s'écartait sur leur passage, comme si les deux jeunes gens allaient les empoisonner. Ils sont arrivés devant moi sans s'arrêter, et ils m'ont évidemment percuté de plein fouet. Le choc nous a fait tomber tous les

trois.

- Non, mais fais attention, tu as bien vu qu'on arrivait !!! Dit le jeune homme.

- Oh, désolée, ça va ? On ne t'a pas fait mal ? dit la jeune femme en jetant un regard noir au jeune homme. Elle m'aida à me relever puis me regarda de la tête au pied et éclata de rire.

- Quoi ? Demandai-je.

- Tu es habillée très bizarrement dis donc ! Me répondit-elle.

C'est vrai qu'être dans la rue habillée comme c'était très bizarre.

Donc je lui dis:

- Je sais mais je n'ai rien d'autre à me mettre.

-Tu veux que je te prête des vêtements ?on a l'air de faire la même taille ? Par contre tu fais combien en pointure de chaussures ? Me demanda-t-elle.

- Oh tu veux bien? Je fais du 37, et toi ? Merci, au fait je m'appelle Clarissa, et vous, vous appelez comment ?

- Moi c'est Juliette, je fais du 37 aussi, j'ai quinze ans. Le garçon à côté de moi s'appelle Liam. C'est mon grand frère. Il a dix-sept ans et il n'est pas très sympa mais ne t'inquiète pas il ne parle pas beaucoup, me dit la jeune fille, qui s'appelait Juliette.

- D'accord Je ne veux pas paraître impolie mais est-ce que l'on pourrait se dépêcher j'ai un peu froid, dis-je en claquant des dents.

- C'est vrai que tu dois avoir froid habillé comme ça. On y va ! Dit Juliette.

Je lui souris et on partit. On passa par des ruelles sombres qui étaient de plus en plus misérables. Au bout d'un moment, on déboucha sur des immeubles et des maisons presque entièrement détruits. On alla jusqu'à une petite maison en à peu près bon état, et on y entra.

- Tu as vu, c'est un triste paysage, me dit Juliette avec un visage navré.

- Oui très, mais pourquoi c'est comme ça ? Lui demandais-je.

- C'est parce que il y a eu une guerre contre tous les autres pays.

Mais comment ça se fait que tu ne le saches pas ?

- Laisse tomber elle doit être riche, dit Liam.

- Mais non je ne suis pas riche, pourquoi ? Je veux juste savoir ce qui s'est passé durant cette guerre, dis-je.

- Il s'est passé que la France s'est fait attaquer par tous les autres pays parce qu'elle a soi-disant fait des expériences sur des humains. Ça n'a pas été confirmé donc les avis sont très divisés sur le sujet. Mais des personnes disent que les expériences ont été faites sur des humains directement donc ça pouvait porter atteinte à la vie des sujets. Ils devaient soi-disant être conservés au moins cinq cents ans. La guerre a duré 150 ans. Depuis, presque tout le monde prétend que la guerre n'a jamais existé. Un couvre-feu a été instauré, une tenue vestimentaire a été imposée (une couleur par semaine, cette semaine c'est Je gris) et tout le pays a été obligé d'habiter dans cette ville qui avant s'appelait Paris mais maintenant qui s'appelle Idris. Et Liam a dit que tu étais riche, parce que c'est Je plus souvent les riches qui font semblant de ne rien savoir pour la guerre, expliqua Juliette.

- Mais dis-moi pourquoi Liam et toi vous habitez à l'écart d'Idris, et pourquoi vous ne vous habillez pas avec la tenue vestimentaire obligatoire ? Lui demandai-je.

- Parce que on est des rebelles, dit Liam.

- Des rebelles ? Lui demandai-je.

- Oui des rebelles. Les rebelles sont ceux qui veulent se souvenir de leur passé, ne pas oublier leur histoire même si dedans il y a une guerre qui a dévasté notre pays. Après cette guerre il ne restait plus qu'Idris, me répondit Juliette.

Et là c'en fut trop, j'éclatai en sanglots.

- Pourquoi tu pleures ? Tu ne vas pas me dire que c'est quelqu'un de ta lointaine famille qui a déclaré cette guerre, parce qu'à part si c'est ça, tu n'as pas à pleurer, dit Liam.

- Non ce n'est pas ça, lui répondis-je.

- Raconte-nous ton histoire, dit Liam avec un visage dur en

voyant que je continuais à pleurer.

- Liam, tu ne vois pas qu'elle ne se sent pas bien ! Cria Juliette.

- Excusez-moi mais on est en quelle année ? Demandai-je.

- En 2222, pourquoi ? Dit Juliette.

- Parce que normalement les expériences devaient durer cinq cents ans pas deux cents ans... Je ne comprends pas, dis-je.

- Là c'est nous qui ne comprenons pas, tu peux mieux nous expliquer, dit Juliette avec un regard interrogatif.

- J'ai 215 ans. Et j'ai fait les expériences quand j'avais 15 ans parce que je n'avais plus rien à perdre, j'avais plus de famille, leur expliquai-je.

- C'est une blague? Ce n'est pas possible ! Ça veut dire que ces expériences sont vraies ? dit Juliette.

Je voyais qu'elle était perdue mais ça ne me surprenait pas. Ce qui me surprenait c'était la réaction de Liam. Il avait un grand sourire qui illuminait ses traits. Juliette partit dans une autre pièce et je demandai à Liam pourquoi il souriait comme ça. Il me répondit que je leur faisais assez confiance pour leur dire ça, donc ça le faisait sourire.

-Ça te fait sourire, tout ce que j'ai eu à endurer? Je me retrouve seule dans une ville inconnue à une époque que je ne connais pas ! Dis-je en pleurant.

Juliette, qui était finalement partie pour se calmer et en avait profité pour aller chercher des habits et les chaussures pour moi, revint. Quand elle vit que l'on se disputait, elle me mit les habits et les chaussures dans les bras et me poussa dans une autre pièce. J'entendis de l'autre pièce Juliette crier :

- Non mais qu'est-ce tu as encore dit Liam !

- J'ai juste dit que j'étais content qu'elle nous fasse assez confiance pour nous avouer toute son histoire, lui répondit Liam comme si cela était normal.

- Non mais elle nous raconte son histoire qui est triste et toi tu lui dis que tu es content, tu le fais exprès, ce n'est pas possible! Liam

disputa Juliette.

Je finis de m'habiller et sortis. J'étais habillée d'un jean bleu, d'un tee-shirt blanc, d'un sweat noir et des baskets noires. Après, on sortit visiter la ville, avec ces grands immeubles en verre et sa décoration épurée. Il y a quelque chose qui me faisait bizarre mais je ne trouvais pas quoi. Ah, c'est bon je crois que j'ai trouvé c'est les arbres et les animaux... ou, plutôt l'absence d'arbres et d'animaux, il n'y avait aucun des deux. Quand j'ai demandé à Juliette, elle m'a répondu que presque tous les animaux et les arbres avait été détruits durant la guerre et ceux qui restaient avait été enlevés de la ville à cause des maladies.

Cette ville faisait vraiment ville du futur (ce qui était vrai pour moi) avec toute cette blancheur mais pas seulement, il y avait aussi des couleurs vives comme le rouge des bancs, le bleu des boîtes aux lettres, le jaune des poubelles... Il n'y avait pas de bruits sauf le bruit des pas et celui de quelques chuchotements. Et l'absence d'odeur : pas d'odeur de fumée de voiture, par contre pas non plus d'odeur de fleur ni de bon pain frais.

- Finalement, je suis contente de m'être réveillée en avance, parce que sinon je ne vous aurais pas rencontrés.

- Tu vois au final, tu as dû traverser des épreuves très compliquées, mais c'était pour que tu sois heureuse, me dit Liam avec un grand sourire.

- C'est bon, on a fait le tour de la ville, me dit Juliette.

- En fait grâce à vous, j'ai compris que l'on peut découvrir une ville et une époque grâce à des personnes qui y vivent, donc merci beaucoup leur dis-je avec un sourire jusqu'aux oreilles.

- Après tout on a assez de place chez nous pour recevoir une autre personne, dit Liam.

- De toute façon ce n'est pas comme si les parents ne pouvaient pas être d'accord, ils nous ont abandonnés quand on avait dix ans. dit Juliette avec un visage triste, mais elle reprit bien vite un grand sourire.

- Prête à vivre comme nous, des rebelles ? dit Liam.

- Plus que prête ! Lui répondis-je.
- Allez, on va dans notre maison, dit Juliette.

Et on partit tous les trois avec un grand sourire et dans les blagues, les éclats de rire.

Épilogue

Quelques jours plus tard Juliette arriva en courant dans le salon. Je lui demandai alors ce qui se passait, et elle me répondit quelle avait trouvé une lettre sur le pas de la porte. Je lui fis les gros yeux et lui demandai ce qu'il y avait de si extraordinaire. Elle m'expliqua qu'à cette époque on ne s'envoyait plus de lettres et qu'en plus la lettre m'était destinée. À moi, Clarissa Emerson, alors que personne n'était censé savoir que j'étais à cet endroit, à cette époque. Juliette me donna la lettre et je l'ouvris :

Clarissa,

Nous t'envoyons cette lettre pour que tu saches pourquoi tu t'es réveillée plus tôt que les autres. Tu fais partie des testeurs (des personnes choisies après que tout le monde se soit endormi, pour voir comment évoluaient ces époques et comment les endormis se réintégreront dans la société actuelle).

Bonne chance, et profite bien de ta vie. Les gardiens.

Aventures d'un chat

Je m'appelle Chilpéric, mais, pour les intimes, c'est Monsieur Roi. J'ai deux ans. On m'a enlevé à ma maman à mes trois mois, comme tous mes frères et sœurs. On ne comprenait rien, on était perdus. Pour ajouter à notre malheur, nous avons été séparés. J'étais désespéré, et surtout très en colère ! Imaginez ! Être séparé de votre mère si tôt, puis de vos frères et sœurs ! On nous prend pour des animaux de compagnie, dénués de sentiments. C'est injuste ! Nous sommes des êtres vivants, comme tout le monde !

Heureusement pour moi, j'ai été adopté par la famille Houdler. Chez les Houdler, c'est rigolo. On est quatre, avec mes maîtres : le grand Bipède, le moyen, le petit, et moi, bien sûr. J'entends souvent trois noms revenir quand mes Bipèdes se parlent. C'est donc comme ça qu'ils s'appellent : le grand Bipède : Hugo, le moyen Bipède : Nicole, le petit Bipède : Dobald.

«Chilpéric ! Où es-tu ? C'est l'heure de ton dîner !»

Oh non, pas cette pâtée là ! Elle a un goût horrible ! Je vais devoir sortir pour aller chasser. Heureusement, j'ai trouvé une souris. Je la déchiquette impatiemment. J'ai faim, et c'est sûr que ce n'est pas ma pâtée qui va me rassasier ! Mais je dois rentrer à la maison.

J'ai besoin de faire mes besoins. Dehors, mes griffes crissent sur le gravier. Je saute à la fenêtre du salon et campe là jusqu'à ce qu'on ait pitié de moi et qu'on m'ouvre afin que je puisse rentrer. On me dit souvent :

« Ah ! Chilpéric, tu sais y faire, toi ! Tu sais bien que tu dois

rentrer par la chatière qui est dans le garage »

Effectivement, j'arrive toujours à mes fins quand je leur fais mon numéro de charme. Ben oui, pourquoi devrais-je faire un long et fatigant détour par le garage alors qu'il me suffit de sauter à la fenêtre du salon ?

Mes maîtres ne comprennent pas que je fasse dans la litière, quand je peux faire dehors. À quoi sert une litière alors ? La litière, c'est plus propre, c'est rassurant. Et puis, dehors, on n'a pas assez d'intimité. Vous pouvez penser, vous, Bipèdes, que pour un chat, c'est préférable de faire à l'extérieur. Mais dehors, il y a les chiens, et les enfants, et les conducteurs de voiture... Vous trouvez ça intime, vous ? Alors que dedans c'est bien plus agréable. Et si un Bipède a la mauvaise idée de s'arrêter pour nous regarder, je peux vous garantir qu'il s'enfuira vite, à cause de l'odeur ! Je suis seul, je peux donc me soulager sans être dérangé.

Les barbecues, chez moi, c'est Koh-Lanta !

En été, mes maîtres ont une passion : les *barbecues* ! Moi aussi, j'aime ça. Hier par exemple, il m'est arrivé une petite aventure, très drôle. Je vais vous la raconter. :

Comme souvent, je traîne vers la «table à barbecue», où mes maîtres sont installés. Il arrive parfois qu'un bout de viande ou de saucisse tombe. Je le récupère, c'est ma petite récompense personnelle pour supporter la pâtée. Et bien, ce jour-là, il y avait des petites bêtes, jaune et noir, qui volaient autour du repas. Moi, je dormais. Soudain, mon petit maître a reculé sa chaise brusquement, en poussant un cri strident. Je me suis réveillé en sursaut. J'ai vu ces curieuses petites bêtes tourner autour des rôtis. Je m'en fichais, moi, de ces bêtes qui semblaient faire si peur à mes maîtres. Je me suis avancé courageusement vers ce rôti solitaire, à la merci de ces insectes. Bravant tous les dangers, j'ai sauté, et attrapé le rôti entre mes canines. Je suis parti en courant, j'avais peur que mes maîtres ne veuillent récupérer mon trophée. Les insectes et Hugo se sont lancés à ma poursuite. Les

insectes se sont arrêtés en chemin. Pff, vous avez peur de ça, vous ? De ces petites bêtes pas intrépides du tout ! Laissez-moi vous dire combien vous êtes ridicules ! Mais passons. Je suis tombé dans un cul-de-sac. Hugo m'a coincé et a récupéré le rôti. J'étais dépité. Tout ça pour ça ! Mais, à ma plus grande surprise, Hugo a sorti un petit objet en métal, avec lequel il a découpé ma viande en toutes petites parts. Il me les a tendues. J'ai reniflé, méfiant. Qui me dit que *rien* n'a été ajouté à mon rôti ? Rassuré je me suis jeté sur ce dernier. C'était très bon ! Je suis fier, j'ai tout mangé ! J'étais repu, après.

Aujourd'hui, je suis retourné, plein d'espoir, à la "table à barbecue" En arrivant, tout le monde m'a applaudi ! Ils ont dit :

« Voici le héros du jour ! Désolés, mais aujourd'hui, nous ne mangeons pas de rôti ! Il ne faudrait pas que tu deviennes gros quand même ! »

Ils ne comprennent rien ces Bipèdes !

Quand je mange à la maison, je VEUX manger dans la cuisine ! Quand je plonge sur la gamelle, affamé - non pas de pâtée mais de croquettes au jambon - la gamelle disparaît soudain. Je regarde partout, éternellement affamé. Et puis soudain j'entends un bruit...celui du sac de croquettes au jambon ! Je lève la tête et retrouve la gamelle tenue par Nicole ! Nicole part avec la gamelle. Ayant très faim, je suis bien obligé de la suivre. Elle repose la gamelle à la porte de la cuisine, dans le hall. Mais ce n'est pas possible ! Ils ne comprennent rien, ces Bipèdes ! Je veux manger DANS la cuisine !

Quand mes maîtres vont manger, je vais manger aussi. Je veux manger en même temps qu'eux, DANS la cuisine, comme eux ! Mais mes Maîtres ne comprennent rien ! Par exemple il y a trois jours, ils mangeaient de la bouillie de je-ne-sais-quoi, et moi j'attendais que quelqu'un daigne me donner à manger. Comme ça n'arrivait pas, je suis passé à la phase supérieure. Je me suis mis sous la chaise de Dobald, et je lui ai fait plein de câlins - à la chaise, hein, pas aux pieds dégoûtants de Dobald ! -, je me suis frotté contre elle. Quand mon petit maître m'a

enfin regardé, je suis allé faire des câlins au paquet de croquettes. Miracle ! Ça a enfin marché ! Sont pas si bêtes finalement, les Houdler ! Quand on sait faire !

Coup de foudre

Nous, les chats, on aime marquer notre territoire. Une fois, un ami de Dobald a amené sa chatte, Plume, chez nous. Je peux vous dire que, ni elle, ni moi, n'avons apprécié l'expérience !

Dés qu'elle m'a vu, sa queue s'est hérissée et elle a feulé. Moi, j'ai fait pipi devant elle, sur la commode d'entrée, et sur le beau tapis. Autant vous dire qu'Hugo était furax ! Dobald, lui, était très déçu par mon attitude, et son ami, par celle de sa chatte. Ils nourrissaient de grands espoirs que ce soit "le coup de foudre". Plume et son maître sont repartis aussi sec. Nous nous sommes revus, six mois plus tard. Cette fois, nous sommes littéralement tombés amoureux l'un de l'autre. Heureusement, Plume est notre voisine ! Du coup, nous nous voyons tous les jours ! Nos deux jeunes maîtres sont aux anges ! Tout est bien qui finit bien !

Un cadeau pour un ingrat

Le seul jour où j'ai voulu offrir un cadeau, c'était à Dobald. J'ai trouvé une cachette super : sa botte droite ! J'ai donc caché mon cadeau dans celle-ci, et j'ai attendu, impatiemment, l'arrivée de Dobald. Il a enfilé ses bottes, d'abord la gauche, puis la droite. En enfilant cette dernière, il a froncé les sourcils. Il a retiré son pied et secoué sa botte dans laquelle se trouvait UNE SOURIS MORTE ! Dobald a poussé un cri strident - décidément, c'est son domaine ça. Nicole est arrivée en courant et a crié elle aussi. Ils n'avaient pas l'air content, dis donc. Après ça, Dobald m'a fait la tête pendant trois jours. Je ne comprenais pas, j'aurais pu garder cette succulente souris pour moi, mais je l'avais généreusement offerte à mon petit maître. Quels ingrats, ces Bipèdes ! Je n'ai plus jamais offert de cadeau à quiconque.

Au final, j'aime beaucoup les Houdler. C'est une famille joyeuse et généreuse. Je suis sûr que j'aurais encore plein d'anecdotes rigolotes à

raconter... Peut-être qu'un jour je ferai une suite. Une dernière chose que je réservais pour la fin* : je participe à un concours ! Le thème c'est : ma *vie de chat* ! J'aimerais bien vous en raconter davantage mais voilà Plume qui arrive !

Ce n'était qu'un génie...

En son temps, par beaucoup, il fut rejeté
Comme un fou, il était souvent considéré
Le jour, comme il le disait,
D'obéissance, il suait
Et dans son monde, il méditait
Et dans sa bulle il écrivait
Des vers, du français au latin
Des tercets, des quatrains

Amoureux des mots, il fut repéré
Par un professeur, peu expérimenté
Qui l'accueillit, à Douai
Après l'une de ses fugues, pour recopier, ses si célèbres cahiers
Amoureux de Verlaine, il fut embarqué,
Dans une aventure, risquée
Où il faillit perdre la vie,
Cet homme, au talent inouï

Fasciné des voyages, il s'enfuit
En Allemagne, au Mali
Apprendre la langue, vendre des armes

De la culture Africaine, Il tomba sous le charme
Hélas ! bien trop tôt, il mourut !
L'homme aux semelles de vent, fut d'abord dépourvu,
D'une jambe, puis de son âme
Paix à ce génie, qui vécut ce drame

Il n'était pas fou, juste différent,
Comprenez bien ça, ignorants !
Avant de juger, regardez attentivement,
C'est peut-être ardu, mais très important

Départ pour une nouvelle vie...

Demain, je pars...

Demain, je pars de cet endroit où je suis si bien installée depuis je ne sais combien de temps. Peut-être une semaine ? Un mois ? Peut-être même une éternité ?

Demain je sais que je ne serai plus ici. Mais je ne veux pas ! Je suis tellement bien ici !

Mais demain, je pars, je dois partir et je partirai, je n'ai pas le choix !

Les larmes me viennent aux yeux, c'est ici que remontent mes premières sensations, du plus loin qu'il m'en souviene. J'ai tout connu, la joie, la peine, la souffrance, le bonheur... J'ai connu mes premiers rires, mes premières larmes...

Demain, je pars... Je ne sais pourquoi, mais je sens que c'est demain. Mais pourquoi ne suis-je pas partie hier ou pourquoi pas aujourd'hui ? Je ne sais pas, mais j'ai comme une intuition, je sens que c'est demain le départ...

Demain, tout sera fini. Demain, on coupera la corde qui m'attache à cette vie. J'ai peur, vraiment peur. Mais, une voix... Deux voix même... Ces deux voix que j'entends depuis toujours. Elles sont là et elles me réconfortent. Je sais que je ne serai pas seule. Je les entends me parler tous les jours. Ces voix sont pleines d'amour.

Recroquevillée sur moi-même, la chaleur de l'endroit sèche mes larmes et je me sens tellement mieux. Je ferme les yeux et me laisse bercer par ces deux voix rassurantes.

« Viens vite ! On a hâte de te voir ! On a préparé tes petites

chaussures et ta chambre »dit la voix grave.

« On t'aime, et n'aie pas peur, on ne te laissera pas... Ça fait neuf mois interminables qu'on attend ton arrivée » dit la seconde, une voix plus douce, plus sensible...

Demain, je pars pour une autre vie. Demain, je pars pour l'inconnu. Demain, je pars...

Quelle injustice !

Cher Avenir,

J'ai 20 ans. Nous sommes le 11 novembre 1918, jour qui restera à jamais gravé dans nos mémoires. Et jour aussi de notre plus grande humiliation. La guerre est en effet finie. Depuis quelques jours, nous n'entendons plus les marches militaires, les hymnes à la Nation, les chansons populaires ainsi que les roulements de l'artillerie et le staccato de la mitraille. Nous, peuple Allemand, signons aujourd'hui l'armistice. Car nous avons été vaincus. La Triple Entente a triomphé de nous. Il est vrai que sans l'aide des États-Unis, nous aurions gagné. Je trouve cela injuste, qu'ils n'aient pas combattu à nos côtés. Mais nous prendrons notre revanche sur eux, Avenir, ainsi que sur la France, le Royaume-Uni et la Russie. Et cette fois, nous réussirons. Vive l'Allemagne!

Oui, vive l'Allemagne! En tant qu'Allemand, je me dois de servir dignement mon pays, malgré mon statut social. Car l'union fait la force. Nous sommes un peuple uni, et nous vaincrons unis. Mais, cher Avenir, je détaillerai tout cela plus loin dans ma lettre. En effet, je me suis d'abord mal présenté. Je suis né en 1898, dans un petit village d'Autriche-Hongrie. J'ai eu une enfance joyeuse avec ma sœur Paula. J'ai cependant beaucoup souffert des projets professionnels que mon père avait pour moi. Il voulait me faire devenir fonctionnaire. Moi, rien que de m'imaginer derrière un bureau, j'en ai la nausée. Non, je préférerais être artiste. J'ai toujours adoré peindre et dessiner. Les arts m'inspirent...

Être célèbre aussi... Oui, je sais, Avenir, je m'égare. Je disais donc que l'art, c'est toute ma vie. C'est d'ailleurs de cela que j'ai survécu avant de m'engager dans l'armée en août 1914. Vendre mes peintures m'a en effet permis de gagner un peu d'argent. Je ne te cacherais pas que j'ai pourtant été recalé deux fois à l'École des Beaux-Arts de Vienne. La première fois, en 1912, j'avais 14 ans. Ils m'ont fait comprendre que mon travail n'était pas suffisant pour une école aussi prestigieuse. La deuxième fois, j'avais 16 ans, ils n'ont même pas regardé mes œuvres. Tu ne peux imaginer combien j'étais déçu après ces refus. Mais j'ai su me reprendre. Si bien qu'aujourd'hui, d'autres projets me préoccupent...

J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé durant la Grande Guerre. Et j'ai compris beaucoup de choses aussi. D'abord, nous, Allemands, formons le plus grand et le meilleur peuple du monde, même si nous avons perdu la guerre. Je suppose que tu es d'accord avec moi, cher Avenir. Notre nation devrait donc bénéficier d'intérêts particuliers que les autres pays n'auraient pas. Car c'est l'Allemagne avant tout, l'Allemagne pour tout et l'Allemagne au-dessus de tout. Ensuite, il faudrait aux Allemands des terres immenses. Nous sommes bien trop à l'étroit dans notre petit territoire. Par conséquent, je propose que les neuf pays qui ont des frontières communes avec l'Allemagne nous donnent une part de leurs terres. Et s'ils ne veulent pas, nous devons leur prendre de force. Comme je te l'ai déjà fait comprendre, nous sommes le meilleur peuple que le monde n'ait jamais connu. Nos intérêts sont donc prioritaires. Enfin, pour gouverner un pays tel que sera l'Allemagne dans quelques années, avoir un excellent chancelier s'impose. Il faudrait un homme qui ait reçu une très bonne éducation, et qui connaisse bien sa nation. Un homme intelligent, qui aime son peuple et qui veut l'aider. Un homme parfait, en somme. Cet homme, ce serait moi. M'approuves-tu, Avenir? Confie-moi ce pays et je saurai le rendre prospère, heureux et invincible. J'y instaurerais un empire qui durera mille ans. Oui, Avenir, j'ai bien dit mille ans. Et quand je ne serai plus là, mes descendants le gouverneront. Bien sûr,

l'art avait et aura une place très importante dans notre nouvelle société, en souvenir de mon enfance.

Une dernière chose, Avenir, je vais bientôt me marier avec Anna. Tu la connais peut-être, c'est une magnifique jeune fille. Son visage aux traits fins est entouré d'une longue chevelure d'un noir d'ébène. Ses yeux sombres brillent de bonheur et d'amour lorsque nous sommes ensemble. Sa peau est douce et laiteuse. Sa voix mélodieuse et son rire cristallin me font rêver. Elle a une infinité de qualités, toutes plus merveilleuses les une que les autres. Je l'aime. Je pense toujours à elle, elle qui est si parfaite. Alors, rends-nous heureux.

Voilà, cher Avenir, tu sais désormais tout de moi, et tu sais aussi ce que je souhaite pour les années à venir. J'ai fait mon travail; fais le tien. A bientôt!

Adolf

Hitler; homme politique allemand Il rédige «Mein Kampf» où est exposée la doctrine ultranationaliste et antisémite du nazisme. Il accède en 1933 au poste de chancelier Sa politique d'expansion entraîne la Seconde Guerre Mondiale au cours de laquelle est entreprise l'extermination massive des Juifs d'Europe. Ce conflit mondial provoque entre 40 et 52 millions de morts, dont environ 7 millions de déportés en Allemagne...

Liberté

Vagues de sanglots, bains de sang
Mer rouge, rouge sang
Mais dis-moi d'où vient leur colère ?
Celle qui se déchaîne si fort
Telles les vagues contre les rochers

Toi qui parcoures le chemin de la liberté
Toi qui rêves d'amour, de gaieté
Par dessus les dunes de sable
Bien au-delà de toutes frontières

Écoute le doux son des vagues
Libère-toi de toute souffrance
Apprends à aimer, laisse-toi guider
Sens le sable effleurer ta peau
Et les vagues caresser ton âme

Cours, crie, pleure, aime
Prends le large
Admire la beauté des océans
Regarde loin vers l'horizon et va-t-en

L'horizon de la vie

Au commencement de la vie, elle était là
Le regard planté sereinement sur l'infini
Elle succombe au coucher du soleil
Jusqu'à la tombée de la nuit
Tel que la nature lui a appris

Malgré les années, sa beauté reste intacte
Les gens l'admirent
Elle procure du plaisir
Elle accueille tout le monde
Ce n'est pas sans blessure

Mère des plus beaux exploits
De sport, elle est fan
Célèbres sont ses champions
Dans sa quête aux trophées,
Elle est reine incontestée

Elle peut être agitée
Quand le vent s'époumone sur son dos
Elle peut être dangereuse
Par sa mouvance incessante
Et son éternel ballet de va-et-vient

Mais quelle vaste entreprise
Gérante impassible de travailleurs solitaires
Regorgeant de richesses insondables
Offrant leurs rêves aux voyageurs
Elle fait oublier ses colères effroyables

Aujourd'hui, elle est toujours là
Elle borde le monde
Elle donne de la couleur à notre planète
Celle qui fait rêver les hommes

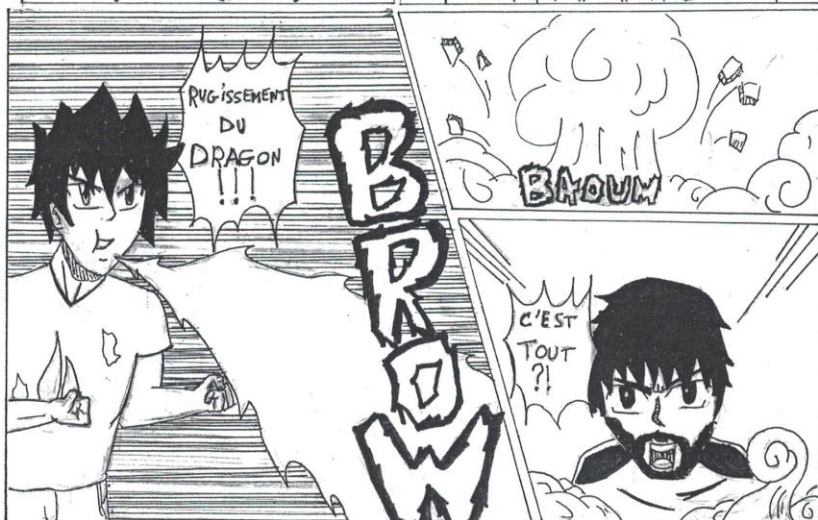
Sa Majesté, la mer.

BD

Arthur Antinarella
Collège Jean Vilar, Chalons/Saône













Une larme dans un océan

20 ans...

Vingt ans...

Vains ans...

Non. C'était un mensonge. Ces vingt années n'avaient pas été vaines, mais veines, conduisant une encre bleue sombre jusque dans la pointe du dernier doigt de la main, si souvent appelé, stylo.

Tantôt mot, tantôt tâche, tantôt fier, tantôt lâche, il avait tracé durant tant d'années les chemins et labyrinthes d'imaginaires les plus tortueuses !

Il en avait décrit des océans, il en avait fait grandir des forêts, il en avait fait courir des enfants, il en avait raconté des histoires, il en avait pensé des poèmes, en vingt ans...

Vingt ans déjà qu'il avait trouvé une main à sa plume ! Et la main avait grandi, ses doigts étaient devenus plus fins, ses mots plus doux, ses rêves plus grands, ses lettres plus rondes...

Il en avait vu passer des cahiers, des feuilles blanches, des effaceurs (ces traîtres d'insatisfaits !), et des cartouches d'encres !

Il connaissait sa main par cœur, logée dans sa paume depuis si longtemps, il régnait en maître incontestable comme un roi sur son royaume ! Ses rivières, ses crevasses et ses reliefs...

Vieux stylo mélancolique... Mais alors là, il n'était pas prêt d'arrêter ! Ce n'était pas demain la veille qu'on allait lui faire prendre sa retraite ! Il avait encore du travail !

Il avait encore des paysages à peindre, des personnages à inventer, des aventures à faire vivre, des amoureux à enlacer, des rébellions à soulever, des cieux à embraser, des larmes à faire couler !

Plutôt motivé ce stylo, direz-vous...

Il avait décidé de rester dans sa main pour les vingt années à suivre, puis les vingt suivantes, et encore les vingt d'après ! Jusqu'à ce qu'elle soit vieille, flétrie, calleuse, paralysée, morte. Il la suivrait même dans sa tombe !

Appelez ça de la motivation, j'appelle ça de la fidélité. .

Vingt années, vingt ans, c'était tellement ! Il y avait eu tant de mots, de lettres, d'univers à écrire !

Écrire... écrire, écrire, écrire, écrire. Ce seul mot résumait tout en ne disant rien ! Écrire ? Quoi ? C'en devenait insultant de dire que le stylo n'avait fait qu' « écrire » durant ces vingt années ! De sous-entendre qu'il n'était que scribe de l'écrivain ! N'importe quoi ! Aux dernières nouvelles, l'écrivain n'écrivait pas tout seul !

C'était lui, oui, lui le stylo, qui avait tracé, lettres après lettres, les contours de ses histoires, les pages de ses poèmes, le feu de ses discours, la rage de ses amours !

Mais le stylo, tout fier qu'il est, sait encore qu'en vingt ans, il n'y a pas eu que lui et sa main. Des milliers de stylos, côte à côte, ont peint durant tout ce temps, nombre de paysages, ont réalisé nombre de rêves et ont voyagé dans nombre d'imaginations.

Vingt ans, c'est tellement grand, c'est tellement beau, c'est tellement long Mais, c'est aussi tellement rien... Juste une promesse d'aller encore plus loin, encore plus haut, pendant encore plus longtemps !

Un infiniment grand dans un infiniment plus grand.

Auteurs, écrivains de tous horizons, pensez à vos crayons !

Et le stylo, de sa plume d'argent, verse sa larme dans un océan.

« Œuvrer »
1^{er} prix

Juliana FEDERICO
Lycée Bonaparte – Autun

Mon étoile, mon amour

Ma très chère Chloé,

J'ai pensé à toi ce matin en ouvrant les yeux lorsque le soleil a percé, et alors l'envie m'a pris d'écrire cette lettre.

Pour être honnête, chacun de mes jours, chacune de mes pensées, sont habités par ta présence et j'aimerais pouvoir te toucher autrement qu'à travers ce papier froissé.

Malgré tout, je remercie Dieu à chaque seconde de t'avoir donné l'opportunité d'échapper à ce monde où tout bonheur semble avoir été aspiré. Ici, les rires sont sourds, les regards sont vides et le gris a remplacé tout autre couleur. Je prie pour que jamais tu n'aies à sentir cette odeur mêlant la terre et la peur qui jalonne les couloirs de ma vie.

Tu sais, Chloé, ces heures sombres m'ont fait réfléchir. Pour tout te dire, ma véritable naissance fut la tienne. Depuis cette nuit de Septembre, tu n'as fait que me remplir de bonheur et de fierté ; et ce malgré ma peur de ne pas pouvoir t'offrir l'avenir que tu méritais. Même si désormais, mes yeux ne peuvent plus fixer les tiens, toi ma fille, ma merveille, tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Cette nuit de Septembre, je donnais la vie alors que la mienne était condamnée et cet acte fut ma meilleure contribution à ce monde.

Tu sais, malgré leurs efforts pour me réduire en cendres, je vivrai toujours à travers toi. Sache que telle l'étoile que j'arbore sur mon buste, je constitue les milliers d'étoiles qui veillent sur toi pour que tes nuits soient paisibles et que ta vie soit douce.

Ici, mon identité a été remplacée par un numéro, ils veulent me faire disparaître mais sache que je serai pour toujours ta mère dans tous les endroits où tu poseras tes yeux. A chaque personne que je croiserai, ici ou là-bas, anges ou démons, je leur crierai que tu es l'œuvre de ma vie.

Arlette

Treblinka, 19.03.43

Laisser une trace

Depuis que je suis jeune, mon rêve a toujours été de monter en haut des montagnes. Le froid, la neige, ce sont mes éléments. Quand j'étais petit, j'adorais aller marcher dans les hauteurs ou faire des randonnées, dès mon enfance en effet j'ai été bercé par de grands randonneurs : mes parents. Fans de ski, à chaque vacances de février nous allions sur les pistes une semaine durant, et nous enchaînions les descentes en ski de piste, mais surtout les randos en raquettes, qui nous faisaient parfois nous enfoncer loin dans la montagne jusqu'à nous perdre et nous retrouver avec de la neige jusqu'aux cuisses. J'aime aussi l'hiver pour cette sensation que l'on a quand on se réchauffe au coin du feu ou sur un radiateur, avec une boisson chaude entre les mains. Il y a cette sensation de refroidissement en été quand la température monte trop haut et qu'on a la joie de pouvoir se baigner ou une glace à manger, qui est aussi agréable, mais je préfère le réchauffement. Cette sensation de réchauffement, moi je la connais, mais pas de réchauffement sans froid. Qu'est ce que j'ai pu avoir froid, lorsque je sortais par un rude mois de décembre jouer avec la neige, escalader les arbres sans gants... Je passais des heures dehors avec une température négative, mais cela me procurait le plus grand plaisir du monde. Et quand j'avais finis ma bataille de boules de neige avec mes amis, s'ensuivait le bonhomme de neige, puis la course poursuite sur la route gelée au risque de tomber. Je pense que ce qui me plaisait dans toute cette neige, c'était le danger, et le réconfort ensuite : la glace peut être très dangereuse lorsque nous sommes en voiture ou même à pieds, ou sur les lacs, et ce n'est pas bon pour le corps non plus de rester des heures dans la neige, le sang qui ne circule plus. Mais j'aimais prendre

ces petits risques, et puis finalement quand je finissais par rentrer à la maison et que la chaleur revenait en moi, ça faisait du bien.

Bref, un jour, dans le jardin de la location pendant nos vacances en famille de février, derrière le chalet, alors que j'avais pour ambition de faire un igloo, j'ai trouvé un bloc de glace très gros. Agile de mes mains, j'ai abandonné la construction de l'igloo et j'ai entrepris de graver quelque chose dans la glace. J'avais froid aux mains, aux pieds, de petits flocons tombaient du ciel, un véritable hiver comme je les aime. Je suis resté une après midi entière dehors à tailler la glace, assis dans la neige. Mais quand mes parents m'appelèrent à la fin de la journée, je n'avais toujours pas fini ma gravure, et, têtu comme je suis, je n'ai pas voulu rentrer ce soir là, malgré le vent glacial qui commençait à souffler sur mon jeune corps. Ce que je voulais graver ? Au départ, rien de plus que le chalet dans lequel nous étions, mais au fil des heures à travailler cette glace, je m'étais découvert une véritable passion pour la gravure, m'était alors venue l'idée de graver tous les membres de ma famille, mes animaux, des arbres... Tout ce qui me passait par la tête. Et tant que le bloc n'était pas entièrement taillé, je ne serais pas rentré. Pourtant, à 12 ans, je ne savais pas qu'à cet instant où je décidais de ne pas rentrer pour encore quelques quarts d'heure, étais en train de se déterminer en moi mon futur.

Je me demande encore si tout ce qui est arrivé par la suite est de ma faute, est-ce que si j'étais rentré et n'avais pas fini mon bloc de glace, tout ça ne serrait jamais arrivé ?

Car oui, quand je suis rentré, ce n'est plus la chaleur du chalet que j'ai retrouvée, mais ma mère en sanglots sur le canapé. Que s'était-il passé pendant que je jouais avec la glace dehors ? D'après ma mère, mon père qui était avec elle aurait voulu me ramener à l'intérieur. Je n'étais que dans le jardin, je ne comprenais pas pourquoi il n'était pas revenu et pourquoi ma mère pleurait... De toute évidence il n'était pas rentré, mais où était-il ? Du haut de mes douze ans j'ai alors posé la question à ma mère. C'est à cet instant que j'ai compris que c'était grave.

Je revois encore l'expression du visage de ma mère, ses yeux horrifiés et floutés par les larmes, ses jambes qui tremblaient... Mon cœur fit un bond. Ma mère ne m'avait même pas encore répondu mais c'était comme si je savais déjà... « Ton père a voulu sortir te chercher. Au bout d'une demi-heure il n'était toujours pas revenu... j'ai pris la lampe torche et je suis sortie pour voir ce que vous faisiez... j'ai suivi les traces... » Elle se prenait la tête entre les mains, tentait d'essuyer ses larmes, me regardait, et replongeait dans une sorte de douleur insupportable qui fendait mon cœur en deux. Elle avait pris la torche et était allée voir dehors, avait suivi les pas de mon père, et puis ?

Je commençai à trembler moi aussi, j'avais trop peur de savoir mais je décidai d'y aller par moi-même. Je pris la lampe torche, ouvris la porte par laquelle j'étais entré quelques minutes plus tôt, et éclairai la neige. Je reconnaissais mes traces et celles de ma mère, plus petites et plus récentes que celles de mon père. Elles partaient dans une autre direction, semblaient aller loin dans le jardin, s'enfoncer dans le brouillard... Je me souviens avoir entendu ma mère appeler quelqu'un au téléphone, tandis que je mettais mes pas dans les traces de mon père. Je marchais la tête baissée sur elles, quand je me rendis compte que devant moi se dressaient d'énormes sapins, une forêt entière... Mon père ne se serait pas aventuré si loin sachant que j'étais seulement dans le jardin, sans doute avait-il été perturbé par le blizzard... J'avançais un pas de plus... Les traces semblaient grossières, comme s'il avait trébuché, ma respiration se faisait de plus en plus rapide, avec le froid qui m'arrachait la gorge. Un mètre plus loin il y avait un fossé qu'on voyait très bien en plein jour mais impossible à discerner dans de telles conditions. Il n'y avait plus de traces de pas, seulement la neige tassée, comme si quelqu'un était tombé... Je dirigeai lentement la lampe torche jusqu'au fossé, tremblant de peur. J'avais eu raison d'avoir peur, car la vision que j'ai eue est, et restera, la plus traumatisante de toute ma vie : mon père, allongé au fond du fossé, la tête en sang contre un tronc de sapin, à coup sûr sans vie. Autour, les traces de pas de ma mère qui

avait osé s'approcher de plus près, poussée par l'amour et l'espoir. Mais moi j'étais jeune, j'ai juste eu le souffle coupé et une brusque envie de vomir, et je suis retourné en courant vers le chalet.

Ce souvenir est difficile à exprimer. J'ai peiné à revenir au chalet avec toute la neige, et pendant que je courais, j'avais comme un cri en moi qui ne voulait pas sortir, un cri déchirant, qui ne s'exprimait que par des flots de larmes.

Ensuite, c'est allé très vite. Il était trop tard, à la vue de son corps nous avions tout de suite compris que plus jamais il ne se relèverait. Ma mère avait appelé les pompiers, ils ne mirent pas longtemps à arriver. Elle dut sortir leur montrer la direction de l'endroit où mon père était tombé et leur expliquer la situation. Pendant ce temps, moi je restais assis dans le chalet, silencieux, effondré et choqué. Il est impossible de garder un souvenir des événements qui ont suivi, tout était si étrange, j'avais une véritable impression d'avoir manqué quelque chose. En vérité, j'avais peut être manqué l'occasion de lui dire au revoir, manqué l'occasion de grandir avec mon père. J'étais jeune et pourtant confronté à un si grand désespoir... Les pompiers l'ont pris, et l'ont emporté. Ensuite, je me souviens que nous avons dû rester, ma mère et moi, un ou deux jours sur place, le temps de faire tous les papiers nécessaires et pour pouvoir ramener mon père à la maison et l'enterrer chez nous. C'est horrible, dit comme ça, horrible mais ce n'est que la vérité de ce à quoi j'ai dû être confronté si brusquement. Je ne me souviens pas des jours que nous avons passés là-bas après son décès, je sais juste qu'il régnait une atmosphère angoissante et insupportable, j'avais envie de partir de cet endroit, alors que j'attendais toute l'année d'y aller...

Le jour où nous sommes finalement partis, il nous a fallu traverser le jardin dans lequel nous n'avions pas mis les pieds depuis deux jours. Il n'y avait plus aucune trace de pas, mais quelque chose attira mon attention, quelque chose que j'avais complètement oublié : le fameux bloc de glace, toujours au même endroit dans le jardin, avec les gravures... Cela me parut étrange qu'il

n'ait pas fondu, mais il est vrai qu'avec un froid pareil, la glace pouvait demeurer intacte jusqu'à ce que la température augmente. Avant de monter dans la voiture, je jetai un dernier regard à ce bloc. L'emmener avec moi était une idée ridicule, il aurait fondu très rapidement et n'aurait laissé qu'une flaque d'eau glacée comme souvenir. Je fermai alors la portière, bien obligé de le laisser là où il avait toujours été, et regardai pour la dernière fois notre petit chalet où j'avais passé sans doute les moments les plus joyeux de mon enfance, mais aussi le pire moment de ma vie.

Sur la route du retour, alors que mes paupières commençaient à se fermer, par la fenêtre, je vis se dresser une énorme montagne, et en regardant un peu plus haut, son sommet enneigé qui devait être à 3000 mètres d'altitude commençait à peine à sortir d'une grosse masse de nuages. Et, dans ce court laps de temps d'éveil durant lequel je regardais cette montagne, je me suis dit que j'irais. J'irais là haut, en haut de ce sommet. Dorénavant, cela allait être mon seul et unique objectif. Ça paraissait fou, j'étais si jeune, il y avait tant d'autres montagnes où aller, mais non, j'avais choisi celle-ci et je n'allais pas changer d'avis. Alors, comme plus serein d'avoir trouvé un but à ma vie, je fermais mes paupières pour de bon...

C'est 20 ans plus tard qu'eut lieu le vrai réveil. Pendant des années, j'ai travaillé d'arrache-pied en tant que graveur et tailleur sur bois (différent de la glace, mais ma passion était restée la même), je travaillais à mon compte, aux demandes des clients qui me passaient des commandes précises pour un ornement de maison, une canne, une luge. Car oui, j'avais quitté ma région natale pour venir habiter dans les Alpes comme je l'ai toujours voulu. Et à chaque rentrée d'argent, je mettais de côté, même lors des moments difficiles, car j'avais toujours mon objectif en tête, et chaque centime était un pas vers le fameux sommet.

Alors j'économisais jusqu'à ce que ce soit suffisant pour partir en expédition et gravir la montagne, jusqu'au jour où j'ai fini par avoir assez pour faire des stages d'alpinisme, puis j'ai pu acheter mon propre matériel... Tout s'enchaîna, j'ai continué de satisfaire les commandes de mes clients pour avoir le peu d'argent qui me manquait en étant plus que jamais déterminé. Et le jour J arriva, le jour où j'allais réaliser ma promesse d'enfant.

Je pris ma voiture, me rendis au pied de la montagne. Et mon ascension commença. Elle dura cinq jours environ, je m'arrêtais chaque soir dans des auberges prévues à cet effet. Et chaque matin, je repartais, m'enfonçant toujours un peu plus dans la neige sur des pentes toujours un peu plus raides, me rapprochant chaque jour un peu plus de mon objectif. Je croisais parfois d'autres alpinistes sur mon chemin, je pouvais suivre les traces qu'ils avaient laissées dans la neige pour m'aider. Mais même si notre intention commune à tous était d'atteindre le sommet, aucun d'entre eux n'y avait consacré toute sa vie et n'y accordait autant d'importance que moi. Les jours passèrent, le départ de la dernière auberge avant le sommet vint. C'est peut être la plus dure journée, mais aussi la meilleure, car nous savons qu'au bout nous attend peut être la plus belle des récompenses : la réussite. Et finalement, armé de patience, de force et de courage, je réussis à venir à bout de cette journée, et de cette montagne. Je me souviendrai toujours des trois derniers pas que j'ai faits pour arriver à poser ma main au sol, dans la neige, comme pour mettre un point à tout cela. Les derniers mètres ne sont pas si durs que ça, on est acclimaté, mais psychologiquement c'est très fort. Mais ce dont je me souviens particulièrement, c'est de ce que j'ai trouvé en dessous de l'endroit précis où j'avais posé ma main, enfoui dans la neige : un grand bloc de glace.

Toute ma vie a défilé devant mes yeux jusqu'à remonter au moment où j'avais trouvé le bloc de glace dans le jardin du chalet,

vers mes 12 ans. J'ai aussitôt entrepris de sortir ce gros bloc de la neige et de le poser contre une énorme roche qui devait être le sommet à proprement parler de la montagne. J'ai pris ma pioche, et j'ai commencé à tailler cette glace. J'en avais accompli des œuvres dans ma vie, de belles gravures sur bois comme des bustes d'animaux en taille réelle, ou encore des poèmes taillés dans l'écorce d'un arbre, mais jamais une œuvre n'avait été si belle à mes yeux. Et même mes plus grandes réussites qui m'avaient rapporté une bonne somme d'argent n'avaient pas autant de valeur que ce nom gravé dans la glace. Car non, je n'avais pas gravé un dessin, j'avais gravé son nom. Car il est dans mes pensées de jour comme de nuit, et même s'il ne fait plus partie de notre monde, il constitue toujours le mien. Il mérite d'être au sommet.

Après réflexion, ce n'était pas dans les traces des alpinistes que j'avais marché pour m'aider, c'était dans celles de mon père. Encore une fois.

Journal de bord

10 avril 1912

Aujourd'hui, c'est le grand départ. Il s'agit du voyage inaugural du *Titanic*. Nous sommes à Southampton, Angleterre. J'attendais ce moment depuis ma plus tendre enfance. Je rêvais de créer le plus grand paquebot de tous les temps. Chaque recoin, chaque petit détail, chaque morceau de ce navire vient du plus profond de mon esprit. Il est pourvu de 16 compartiments étanches, il est donc insubmersible, c'est le paquebot le plus sûr qui existe jusqu'alors.

Nous sommes plus de 750 personnes à bord du *Titanic* pour ce grand voyage de la traversée de l'Atlantique.

11 avril 1912

Tout se passe à merveille, le temps est splendide. Les gens sont heureux et content du service et du confort.

Nous avançons à 21 nœuds et nous faisons un arrêt à Cherbourg. Nous sommes repartis, et nous ne voyons déjà plus que l'océan à perte de vue.

Ce soir, une soirée spéciale est préparée en mon honneur, il faut que je me prépare. Je vais présenter, avec le Capitaine Edward Smith, mon œuvre sur laquelle nous voyageons !

12 avril 1912

Nous sommes arrivés à Queenstown et nous levons l'ancre à 13h30. Nous repartons direction New York. Dans la soirée nous avons reçu un message de la « Touraine », un paquebot français qui nous

signale un brouillard dense, une couche de glace épaisse, des icebergs et des épaves de navire abandonnées à plusieurs endroits de l'Atlantique Nord.

13 avril 1912

Aujourd'hui, nous avons reçu plusieurs appels concernant des icebergs, des growlers et de la banquise sur l'Atlantique Nord. Le Capitaine Smith ne prend pas vraiment en compte les informations qu'il reçoit. Certes mon paquebot ne peut pas couler mais il vaut mieux rester vigilant. La nuit tombée, celui-ci décide de réduire l'allure à 18 nœuds. Je vais aller écrire une lettre pour ma merveilleuse épouse, Helen, à qui je pense très souvent et avec qui j'aurai aimé partager ce voyage.

14 avril 1912

Je suis allé à la messe dans la grande salle qui sert de restaurant habituellement et qui se transforme tous les dimanches en lieu de culte. La journée se passe bien, nous naviguons au milieu de centaines de morceaux de glace, rien de bien grave pour l'instant mais nous avons reçu plusieurs appels de différents bateaux nous signalant de gros icebergs et de gros blocs de glace. Malgré les avertissements des autres bateaux, le personnel de la navigation maintient le cap et la vitesse du bateau à 22,5 nœuds. En maintenant la cadence et le cap nous arriverions mardi soir à la surprise générale, ce qui ravit beaucoup de personnes qui se sont précipitées sur les télégraphes pour avertir leurs proches. Je me prépare pour le concert qui est donné en première classe, par l'orchestre de bord sous la direction de Wallace Hartley.

15 avril 1912

Il est 1h20, c'est la dernière fois que j'écris sur ce journal, peut-être qu'un jour quelqu'un le lira... Nous avons heurté un iceberg à 23h40 (heure locale).

L'eau pénètre de compartiment en compartiment et, aux dernières nouvelles, elle vient de s'infiltrer dans le septième compartiment. Il est trop tard. Le *Titanic* va sombrer.

Je ne comprends pas... J'ai fait une erreur, l'eau n'aurait pas du dépasser le sixième compartiment.

Nous avons ordonné aux membres d'équipage de faire évacuer les passagers sur le pont supérieur. Nous sommes presque 2200 à bord du paquebot. Je reste là, assis, à écrire ces dernières lignes sur mon journal dans le grand restaurant tout en contemplant la grande horloge. Les secondes passent doucement mais je vois toute cette agitation autour de moi, tous ces gens effrayés, ils ont si peur... Moi, je ne veux pas partir... Je veux mourir ici, sur mon paquebot. Des dizaines de questions trottent dans ma tête : pourquoi aurais-je le droit de rester en vie alors que des centaines de personnes vont mourir ? Pourquoi resterais-je en vie alors que ce paquebot est la plus belle création que je n'ai jamais faite et que je ne referai jamais ? Nous coulerons ensemble... Mes dernières pensées seront pour ma femme et ma fille. Je suis vraiment désolé de ne pas avoir été à la hauteur... Je veillerai sur vous du ciel... Je vous aime...

Je m'excuse auprès de toutes les familles des futures victimes qui auront péri à bord du *Titanic*.

Je m'appelle Thomas Andrews et ce paquebot, ce géant de l'océan, ce fut l'œuvre de ma vie.

Journal de bord retrouvé le 21 septembre 1992 lors d'une expédition de robots dans les profondeurs de l'océan à bord de l'épave du *Titanic*.

Vos yeux ne sont pas ceux de l'artiste mais ils me font vivre

Tu me vois.

Tu me regardes.

Viens, approche, regarde mieux. Lis-moi, vis-moi.

Bien!

Tu as remarqué ma délicatesse ? Cette fragilité subtile dans mes traits, cette douce harmonie que dégagent mes nuances...Non, ne me touche pas, je pourrais être brisée. Là, admire ces subtils détails qui viennent gracieusement rehausser ma discrète aura.

Regarde-moi encore ! Découvre-moi une énième fois !

Sois captivé par mes couleurs, par la puissance de mon charme. J'aime la séduisante touche d'esprit qui se reflète dans tes yeux. Oui... Je sens la caresse de ton regard sur moi comme j'ai senti la jouissante satisfaction de la main de mon créateur, celle qui m'a épanoui. Désirable chose qui prenait vie sous ses doigts délectables.

Vis-moi!

Comprends la force et la puissance qui m'habitent ! Sois emporté par le flot de sentiments que je déclenche en toi. Pleure ! Ris ! Mais réagis ! Ne reste pas là, insensible, froid comme la pierre et apprends. Apprends de moi. Moi qui suis l'Œuvre, l'œuvre de ta vie, celle qui t'ouvrira tes yeux déjà grands ouverts.

Laisse tout s'écouler ! Laisse toi aller à mon élan. La rage de mon message fut déversée sur moi pour t'atteindre ! Celui qui m'a créé, ses yeux écarquillés, ses mains frénétiques s'agitaient tandis que le feu de sa folie se joignait à la lumière du génie pour me créer. Je suis sa complexité, je le porte, je suis son symbole.

Reviens-moi 1

Tu ne comprends pas. C'est normal, les visions ne sont jamais claires. Laisse le sable s'écouler. Éphémère ou infini. Peu importe. Je suis l'Œuvre de ta vie. Que je sois devant toi ou dans ton esprit, tu m'as vu, je ne partirai plus. Telle est ma raison d'être. Exister. Pense à moi, pense à ce que tu as ressenti. C'était juste son idée, je ne suis qu'un support pour lui, pour toi, inerte, insensible marbre. Mais je suis l'image que tu me donnes, je suis d'abord l'image qu'il m'a donné. Tes yeux ne sont pas ceux de l'artiste, mais ils me font vivre.

Va. Pars.

Je suis maintenant.

Tu m'as vécu.

Maintenant va.

SELECTION DU

20^{ème}

ANNIVERSAIRE

2003

6^e Prix littéraire des collèves

Textes d'élèves de 3^e

Brèves de collégiens

(extraits)

Autobiographie d'une génération

A comme autobiographie d'une génération.

B comme Banlieues Brûlantes.

C comme Contemporain et Conflictuel.

E comme Espoir, Egalité et Eternel.

F comme Fatigué de rêver, de parler et de croire, mais aussi comme Fraternité.

G comme Gagner, Gadins et Galères.

H comme Holocauste mais encore Honneur.

J comme Justifier mais pas comme Justice.

L comme Liberté.

M comme Mai.

N comme Nostalgie.

P comme Pêche à la ligne.

R comme Ras le bol et Révolte.

S comme Sourire peut-être, mais aussi encore

P pour Pleurer car

S comme Septembre, le 11,

T comme Terrorisme et Terreur sur notre Terre,
V comme Vaincre et comme le Vent où souffle une Voix montrant la Voie,
X Y Zen.

Rukbat

A comme **ado**

La période la plus difficile de la vie, paraît-il. Celle où l'on passe du « jardin d'enfant » au « monde des grands ». Le corps change, les boutons apparaissent, la mauvaise humeur devient quotidienne, on est mal dans sa peau... C'est vraiment pas drôle tout ça !

Ado ! Ne nous laissons pas impressionner ! Moi, jeune adolescente, j'ai décidé de vivre dans la bonne humeur, même si j'ai des boutons !! L'adolescence c'est aussi la période des premières booms, des premiers slows... des premières amours...C'est pas beau ça ? Et c'est pas à l'adolescence que ça se passe ?

Artemis

C comme **chat**

Mon chat, c'est la prune de mes yeux. On est félin pour l'autre.

Dadoune

C comme choix

Le pire choix que j'ai dû faire, c'est quand le juge m'a dit de choisir entre mon père et ma mère.

Loli

E comme écrire

Ecrire, un mot magique formé de subtiles voyelles et d'espiègles consonnes ; les mots s'enchaînent en wagons pour former des phrases qui à leur tour cheminent vers des récits. Les mots sont partout. Pour moi, les mots sont des amis très proches.

Les mots dessinent dans ma vie un bouquet de fleurs très odorant.

Pine-Pine

I comme idée

Je n'ai pas l'impression d'être un champ d'inspiration, mais il m'arrive d'écrire des phrases qui viennent du fond de mon coeur.

Laudorie

J comme j'ai

J'ai droit à un nom et à un pays.

J'ai droit d'être nourrie et soignée.

J'ai droit à une place et à un toit.

J'ai le droit de donner mon avis et je peux dire non.

J'ai le droit de jouer et de rêver

J'ai besoin de votre amour.

Zoubida

N comme **non** !

Avoir le droit de dire non, c'est bien !

Dire non, c'est plaisant. Pouvoir le dire signifie ne pas tout accepter, pouvoir donner son opinion, et surtout pouvoir refuser.

Je trouve ça vraiment bien même Super, regardez, dans certains pays, les femmes n'ont pas le droit de dire non, là c'est vraiment atroce...

C'est bien, surtout à l'adolescence où l'on n'est jamais d'accord, même si on sait qu'on se trompe, on veut tout le temps avoir raison. Je n'aurai qu'une chose à dire : « merci NON ! »

NON !!! Essayez !!!

Léabécédaire.

P comme **peut-être**

- Peut-être qu'il y a une vie après la mort ?
- Peut-être que les morts nous voient, qu'ils observent leur famille encore vivante ?
- Peut-être que notre galaxie n'est pas la seule, que quelque part sur une autre planète...
- Peut-être qu'après la mort on va sur une de ces planètes ?
- Peut-être qu'à notre mort on n'est plus rien, que c'est le vide, qu'on ne pense plus, qu'on ne voit plus, qu'on est tout seul ?
- Peut-être que les médiums réussissent vraiment à communiquer avec les morts ?
- Peut-être que mourir peut être considéré comme un grand voyage ?

- Peut-être que ceux qui ne savent pas en qui croire ne seront pas punis, lors du jugement dernier, s'il existe ?
- Peut être qu'aucune de mes questions n'aura de réponses ?
- Peut-être que, seule, la question est importante et pas la réponse ?
- Peut-être que nous ne vivons que pour nous poser des questions, mais comme dirait ma grand-mère : « Dieu seul le sait ».
- Peut-être pensez-vous que je suis folle ?
- Peut-être que le monde n'est rempli que de fous ?
- Peut-être vous dites-vous que je ne me suis pas foulée pour écrire ce passage ?
- Peut-être avez-vous tort ?
- Peut-être avez-vous raison ?

Léabécédaire.

R comme regrets

Dans ma vie, je regrette beaucoup de choses et je vais en citer quelques-unes : Je regrette d'être laide.

Je regrette d'avoir des rondeurs.

Je regrette de ne pas être bien dans ma peau.

Je regrette de ne pas m'être plus amusée avant.

Je regrette d'avoir bientôt 16 ans.

Beapiersebmichel

R comme rêves

Pour moi, ne pas avoir de rêves, c'est être mort.

Ben et Nuts

T comme **toupie**

Deux syllabes rondes, gaies, comme l'objet qu'elles évoquent. J'aime le jouet tout simple ; ma préférée est en bois naturel, elle vient du Jura, et son odeur de miel et de résine reste dans mes doigts longtemps. Je me revois : j'avais trois ans... Je la fais tourner, virevolter. Mes yeux s'étourdissent, se perdent dans ses tourbillons... Je suis en vacances. C'est cela le bonheur, la liberté...

Depuis, d'autres toupies sont venues danser sur mes étagères. L'une d'elles possède une robe bleue d'azur ourlée d'or. Elle vient d'Istanbul ; je la fais tourner en tirant sur une ficelle, le tourbillon bleu éclate en un soleil de feu et je m'envole sur un tapis d'or.

Toutes espiègles, mais si discrètes. Depuis la nuit des temps, les enfants de tous les pays vous ont tenues dans leurs mains. Et cette pensée vous rend encore plus émouvantes.

Oxybe

W comme **what ?**

Je me pose des question : qui ? que ? quoi ? où ? bien ? mal ? Je donne souvent des réponses, ça énerve mes parents...

Dionysos

X comme **Xéna**

Une femme parmi les autres. Toutes les femmes sont belles, à l'intérieur, à l'extérieur. Ma mère, c'est la femme de ma vie. Tout ce qu'elle fait pour moi, c'est extraordinaire

Dionysos

Y comme « Y faire »

J'aime bien « y faire » :

- les magasins
- les gâteaux
- danser toute seule dans ma chambre avec la musique à fond
- décorer le chalet de mes grands-parents
- dessiner
- repasser le linge

Je déteste « y faire »

- passer l'aspirateur sous mon lit
- du surf (ça fait mal aux fesses !)
- essuyer la vaisselle

Artémis

Z comme z'odeurs

Chaque odeur me rappelle des souvenirs.

- Comme l'odeur de la suie imbibée dans les vêtements de mon père lorsqu'il revient du travail.
- Comme l'odeur de la tartiflette qui cuit dans le four et me rappelle les vacances à Thônes.
- Comme l'odeur du lait hydratant que me passait ma mère sur le visage.
- Comme l'odeur de la peinture passée délicatement sur une toile, un objet.
- Comme l'odeur du bois d'un meuble de l'antiquité.
- Comme l'odeur de la cigarette qui me donne l'envie de vomir.

Zoubida

Haïkus

Le soleil brille
Tel un éclair brûle
Un soir d'orage.

Sortant du sommeil
Une présence étrangère
Dans la chambre vide.

La brume du matin
A laissé son écharpe
De voile argenté.

Une présence étrangère,
Un chien hurle dans la rue
Qui se soucie de regarder ?

J'éternue
Et je perds de vue
L'amour.

On s'est croisé
Deux sourires se sont échappés
Un amour s'est créé.

Je t'ai aimée,
Tu m'as quitté
Et j'ai pleuré

Le matin il fait jour,
Le soir il fait nuit,
Et moi je t'oublie.

Les oiseaux chantent,
Les abeilles bourdonnent
Et l'amour s'éveille.

Toi sur moi,
Moi sur toi,
Dans neuf mois nous serons trois

Qui se soucie de regarder
Une fleur tombée
Dans le champ couvert de rosée ?

En haut des montagnes
Il neige à plein ciel
Sur les neiges éternelles.

La nuit est tombée,
Les étoiles scintillent,
La lune apparaît.

Seul le vieux fauteuil
De grand-mère nous attend
Pour se souvenir.

Le jour se lève,
Le coq chante,
Je m'éveille.

Un bébé pleure,
Tout le monde l'entend,
Personne ne le regarde.

Tu étais pour moi
Tout à mes yeux,
Mais maintenant adieu.

Tout est devenu rose
Le jour où tu
Apparus devant moi.

Sous les chênes,
Sur un tapis de mousse,
Un hérisson dort.

1998

1^{er} Prix littéraire des collèves

Prix niveau 3^e

Marie EFREMOV

Collège de la Châtaigneraie – Autun (71)

Je me rappelle

Je me rappelle encore de ce petit matin de mai, en l'année 1998, où le soleil à peine levé répandait déjà son incroyable luminosité au-dessus de la triste Kaboul endormie. Kaboul ville où les boutiques colorées, les étalages fruités aux épices variés, régnaient autrefois en maîtres, n'était plus désormais qu'un cimetière vivant, champ de ruines où les femmes recouvertes de la-tête aux pieds par des tchâdris colorés, arpentaient les rues, désespérées, elles que l'on avait contraintes à abandonner toutes personnalités, elles que l'on avait pour ainsi dire emprisonnées et qui n'étaient à présent plus que des fantômes ambulants.

Mais ce qui restera à jamais gravé dans ma mémoire, c'est l'image de cette femme, seule et désemparée, prostrée au fond d'une cour, contre un pan de mur. Cela fait bientôt deux jours qu'elle est là et depuis deux jours elle n'a pas bougé, a peu dormi et n'a rien avalé hormis les quelques verres d'eau apportés à heures régulières par des hommes, le fusil à la main.

Et moi depuis deux jours, je contemple le beau visage de cette femme, abandonnée de tous, sur lequel plus rien ne transparaît et que même la vie semble avoir délaissé.

Pauvre Suhilla comment avait-elle pu en arriver là, elle qui avait toujours été si pleine de vie et de gaieté et qui jamais n'avait cessé de se battre devant la vie et ses duretés. Comment celle, qui trois jours auparavant, courait dans les rues de Kaboul le tchâdori à la main pour crier aux femmes leurs droits d'exister et qui pour cet acte se retrouvait dans cette cour, condamnée.

Comment pouvait-elle attendre la mort sans regrets, ni remords.

Et moi je la regarde mais elle ne me voit pas, et moi je tremble mais elle ne bouge pas et moi je hurle mais elle ne répond pas « Debout, lève-toi, tu ne peux pas rester comme ça. » En vain...

Trois heures, une porte s'ouvre. Des hommes entrent pour la traîner vers la place publique de Kaboul. Au loin l'échafaud se dresse où dans quelques instants elle se fera exécuter. La belle avance lentement, ses beaux cheveux noirs déliés, retombant négligemment sur de frêles épaules.

Je l'observe de loin, en silence, le coeur déchiré. La voilà qui s'apprête à monter sur l'échafaud mais soudain elle s'arrête et se retourne lentement. Ses yeux balaient l'assemblée et bientôt se posent sur moi. Avec une infinie tendresse elle jette son dernier regard sur la vie. Mais il faut se presser, le tireur s'apprête et « pan » le coup part, déchirant l'air et brisant la vie. Elle s'écroule.

La foule se disperse et ce n'est qu'une fois seule que je m'approche, lentement, du corps gisant inanimé, serrant contre moi ce maudit thâdori qui lui coûta la vie. Et c'est les yeux embués de larmes que je saisis un pan du tissu bleu et que j'éponge doucement le beau visage souillé de celle qui fut ma mère et pour qui aujourd'hui encore, je me bats et j'espère.

1999

2^e Prix littéraire des collèges

Prix niveau 5^e

Delphine JEUNE

Collège de la Châtaigneraie – Autun (71)

Un inventeur inconnu

Aux alentours de la Cathédrale Saint-Lazare d'Autun, dans une petite ruelle, la crainte entoure un habitant. Les Autunois ne l'ont jamais vu, mais sa maison lugubre et les rumeurs qui courent les incitent à l'éviter. Cette demeure, éclairée nuit et jour par une faible lueur, est à colombages. Mais elle semble recouverte d'une poudre noirâtre, une couche de suie qui détonne à côté de la clarté des crépis des maisons attenantes. Les tuiles sur le toit mal entretenu laissent passer les intempéries. L'homme qui loge dans cette demeure s'appellerait, d'après les commerçants qui lui glissent sa nourriture par une trappe, M. Hubert Hyde. Il réside dans le quartier depuis une trentaine d'années, s'étant petit à petit replié sur lui-même et coupé de tous. Personne n'a jamais pu voir son visage ni croiser son regard. Lorsqu'il vint à Autun, sa tête était camouflée sous une grande capuche sombre. Il cheminait alors à pied, vêtu d'un grand costume sombre. Il portait un immense bagage qui semblait bien trop lourd pour ses maigres épaules. Pourtant, malgré la peine, il avait écarté d'un brusque geste tous ceux qui avaient tenté de lui venir en aide. Depuis, il vivait comme emmuré, reclus, telle une bête dans son antre. La porte, que des voyous avaient tenté de forcer, était désormais condamnée.

La nuit, des gerbes de lumières, des pluies d'étincelles illuminaient les lieux. On entendait aussi s'échapper de la demeure des bruits stridents qui terrorisaient les habitants du quartier. On se demandait à quelle activité se livrait ce monsieur Hydre. Quelle invention diabolique était en train de naître dans cet esprit maléfique ? Quelle arme terrifiante pouvait-il construire ? Les Autunois auraient bien voulu en savoir plus, en finir avec ce sinistre savant, mais la peur les tenaillait, les empêchait d'agir.

Une nuit pourtant, le bruit cessa. Les habitants d'Autun pensaient que la machine s'était détraquée, avait explosé, qu'ils étaient enfin débarrassés de ce sinistre personnage que seul le diable avait pu leur envoyer.

Ils passèrent enfin une nuit calme.

Au matin, ils voulurent constater l'état de la maison lugubre. Inquiets, ils avaient pris soin de se munir de gourdins. Ils se présentèrent à la porte, frappèrent et n'entendirent rien. Ils essayant de forcer l'entrée, mais un homme aux traits tirés par la fatigue vint finalement se présenter à eux. C'était le personnage solitaire et terrifiant. Il les repoussa, les chassa, les insulta, les menaça d'en appeler au maire. Justement, celui-ci était parmi les premiers à être venus. Il questionna l'homme sur son travail. Celui-ci répondit qu'il n'y avait rien à voir et qu'il voulait qu'on le laisse tranquille. Il désirait enfin obtenir un repos qu'il jugeait bien mérité.

Le lendemain, une voix s'éleva du fond de la ruelle. « Eurêka » fut le premier mot qu'on entendit. « J'ai trouvé » furent les deux suivants.

Trouvé quoi ? se demandèrent les habitants.

Intrigués, laissant de côté leur frayeur, il s'avancèrent.

Les bruits nocturnes avaient cessé car le résultat recherché était obtenu. L'homme était en fait un chercheur farfelu, une sorte de Géo Trouvetou. Il travaillait sur une invention qui devrait bouleverser l'humanité : le moteur à eau.

La nouvelle se répandit rapidement dans la ville.

On fit des essais. Le succès était total. Les véhicules dotés de moteurs à eau rivalisaient avec succès face aux moteurs à explosion.

Mais pour beaucoup d'Autunois, cette invention miraculeuse était une vraie catastrophe. La richesse d'Autun provenait des mines de schistes bitumineux. Le pétrole était donc un élément indispensable à la vie autunoise.

La misère menaçait.

Hubert Hydre, le constructeur génial, après avoir été pendant quelques temps vénéré comme un héros, redevenait un être détestable.

On le chassa, on le mit à mort et on détruisit tous ses papiers. Le moteur à eau n'exista jamais et Autun perdit ainsi son plus grand inventeur.

2000

3^e Prix littéraire des collèves

Prix niveau 3^e

Emmanuelle GILLET

Collège de la Châtaigneraie – Autun (71)

Réveillon en Colombie

Tu es là, assise en tailleur sur un tapis bordeaux, entre les jambes de ta maman, une bougie dans les mains, et l'unique montre de la maison devant vous. Vous guettez l'aiguille qui se rapproche petit à petit du douze, mais vous ne parlez pas trop fort... Ils sont en bas.

« Ils », tu ne sais pas qui c'est, mais ta maman les craint, donc tu les crains. Tu sais qu'ils sont durs et méchants, parce que toi l'enfant, tu as croisé leurs regards sombres, rendus plus sévères encore par leurs sourcils froncés sous le soleil. En plus, ils ont des mitraillettes, et ils tuent.

Tu ne comprends pas pourquoi, même pour le réveillon de l'an 2000, ils surveillent. L'an 2000... Foutaise ! 2000 à partir de quoi ? D'une date improbable, naissance d'un homme - improbable fils de Dieu - venu sur terre pour apporter l'amour, disait-il. Pourtant, combien de sang a déjà coulé en son nom ?

Tu t'es levée pour prendre une deuxième bougie, parce que tu veux que ta maman en ait une aussi. Tes petites mains protectrices entourent la flamme. Les sourires de vos yeux bruns se croisent. Vos vagues chuchotements s'évanouissent dans la petite pièce. Tu soupîres parfois. Tu te contentes d'une bougie, d'autres ont besoin de musiques et de lumières, d'alcool et de foie gras...

Puis ton sourire s'estompe, tes yeux s'embuent des larmes retenues, et tu te laisses pleurer dans les bras de ta maman qui pleure de te voir triste. Sa main s'attarde dans tes longs cheveux, son coeur se serre plus fort à chacun de tes sanglots.

Mais ne pleure pas, petite fille, ma soeur, et sèche tes larmes, tu n'es pas seule, tu n'es plus seule. Alors souffle sur ta bougie et endors-toi. Certains ont besoin de haine pour vivre, pour se fixer des objectifs et aller plus loin.

Mais toi, laisse ta haine de côté, écoute : « On a beaucoup à faire avec la haine, mais plus encore avec l'amour ». C'est le message de Shakespeare, par la bouche de Romeo.

Ces hommes armés sont sans pitié, mais ne t'arrête pas pour eux, continue ton chemin, et tu iras loin, bien plus loin que le pauvre mur de cette chambre de prisonnières, bien plus loin que tu n'imagines.

2001

4^e Prix littéraire des collèves

Prix niveau 6e

Marie PROST

Collège Saint-Exupéry – Montceau-les-Mines (71)

Les déboires du grille-pain

Il n'y a pas si longtemps de cela, dans un tout petit village caché au creux d'une vallée, vivait un jeune garçon appelé Antoine. Il habitait la petite maison blanche au coin de la rue de Gratry et était plutôt beau garçon. Antoine possédait beaucoup de qualités mais il y en avait une, entre autres, que tout le monde admirait : il pouvait parler aux objets, quels qu'ils soient. De la théière à la cafetière, de la télévision à la machine à laver, sur son passage, tout se mettait à parler.

Un jour, alors qu'il était en grande conversation avec une pièce de monnaie, sur le bord de la route, il entendit un bruit bizarre. Antoine vit alors apparaître devant lui un beau grille-pain, tout neuf, qui rejetait des tartines toutes les deux minutes. Il expliqua au jeune garçon et à la pièce qu'il avait une terrible maladie : le hoquet. Cette maladie, chez certaines machines, pouvait provoquer un dérèglement du système. C'est ce qui s'était produit chez le grille-pain et c'est pourquoi ses propriétaires l'avaient abandonné sur le bord de la route. Antoine et la pièce eurent pitié de la pauvre machine et décidèrent de l'aider. Ils iraient voir le mécanicien à l'autre bout du village. Antoine mit la pièce dans sa poche, prit le grille-pain sous le bras et partit. Juste avant de franchir le seuil de la boutique, le grille-pain rejeta deux tartines grillées, puis ils entrèrent. Quel raffut pour les oreilles d'Antoine ! Tous les objets gémissaient, discutaient, papotaient, souffraient. Le jeune garçon s'approcha du comptoir et demanda au vieux mécanicien de bien vouloir examiner le grille-pain. Comme le vieux monsieur ne parlait pas

la langue des machines, il ne sut pas ce qu'avait le grille-pain. Antoine le remercia et sortit. A ce moment, le grille-pain rejeta deux tartines bien grillées.

Le jeune garçon sortit la pièce de sa poche et la consulta : ils décidèrent d'aller voir le Génie de la grotte d'Argent. Comme il ne savait pas exactement où elle se trouvait, Antoine alla demander conseil à sa grande soeur Emilie. Il fallait suivre la route jusqu'à la lisière du bois mais c'était dangereux ; elle se mit au volant de sa petite voiture verte et le conduisit jusqu'à l'entrée de la grotte d'Argent.

Antoine, le grille-pain sous le bras et la pièce dans la poche, s'enfonça dans les profondeurs de la grotte. Là, il s'arrêta et dit :

- Génie, peux-tu faire quelque chose pour mon ami ?
- Je ne sais pas, lui répondit une voix caverneuse. De quoi souffre-t-il ?
- Du hoquet.
- Alors, non, désolé. Soigner le hoquet n'est pas dans la liste de mes pouvoirs.

Antoine soupira, ressortit et remonta dans la voiture de sa soeur qui l'attendait. Elle vit tout de suite que le Génie n'avait pu lui venir en aide pour sauver le grille-pain ; elle lui conseilla de le jeter à la décharge car on ne pouvait plus rien faire pour lui : il continuait à rejeter ses tartines grillées. Arrivés sur les lieux, ils lui firent leurs derniers adieux et commencèrent le compte à rebours :

« Cinq, quatre, trois, deux, un... »

Le grille-pain eut tellement peur qu'il sursauta, échappa à Antoine et atterrit sur un vieux matelas troué. Aucune tartine grillée ne fut éjectée : envolé le hoquet ! Il était guéri.

A la grande surprise d'Emilie, Antoine reprit le grille-pain dans ses bras et lui expliqua qu'il était rétabli.

En effet, depuis ce jour, le grille-pain n'a plus eu de hoquet et il a vécu heureux dans la maison blanche au coin de la rue de Gratry.

Après la mort d'Antoine, plus aucun humain n'a su parler aux objets, mais certaines personnes se vantent de parler aux animaux

2001

4^e Prix littéraire des collèges

Prix spécial du jury

Jessica DUPUIS

Cge Saint-Dominique, Chalon-sur-Saône

La Parfaite

Le chemin au sortir de la petite enfance n'est pas toujours facile d'accès : il est parfois bien sinueux et nous propulse au centre de conflits, de sentiments, voire de passions qui nous dépassent et nous entraînent vers l'adolescence avec cette folle envie d'être enfin grand. Envie irrésistible et compulsive, mais au combien agréable, car « être grand » c'est entrer dans le monde des privilèges qui s'y rattachent : extension des libertés, indépendance, responsabilité... Aussi à mon grand étonnement, c'est à cette période de ma vie que je me suis aperçue que moi, l'enfant la plus douce et la plus disciplinée qui soit au monde, j'avais développé une certaine animosité envers mon frère.

Ce n'est qu'à l'aube de ma douzième année que je réalisai mon changement de statut, lorsque mes professeurs me dirent : « Votre écrit est très bon, mais vous devez améliorer votre oral. » tous les adultes que je rencontrais n'avaient plus le même comportement à mon égard. On ne m'embrassait plus telle une petite enfant, on me tendait désormais la main ; on me vouvoyait et on me demandait même de plus en plus souvent mon avis. J'avais alors l'impression de ne plus être totalement insignifiante. Je pris vite goût à ces nouveaux honneurs et rayonnais dans ce rôle d'aînée de la famille. Mon frère, quant à lui, ne jouissait pas des mêmes privilèges. Fort heureusement, il avait quand même trois années de moins que moi ! Enfant, il était : enfant, j'avais été ! Dans les premiers temps, nous évoluâmes tous deux selon une espèce de paix fraternelle qui n'était en aucun cas la résultante d'une

trêve, mais plutôt la conséquence des années nous séparant. Nous étions deux petits personnages, sur deux terres différentes, qui cheminaient sur deux routes parallèles séparées par le fossé de l'enfance et de l'adolescence que baignaient les eaux de la vie qui s'écoule...

J'avais un important atout de plus que lui : j'allais au collège, lui, à la petite école. Je savourais les repas du soir où je pouvais exprimer et retracer les événements de mes journées scolaires et me délecter encore plus des « Ecoute ce que dit ta soeur ! » que ma mère lançait en toute innocence entre deux cuillères de purée pour le faire taire. Je croyais ce paradis éternel.

Mais, quelle ne fut pas ma déconfiture, lorsqu'un beau matin de septembre nous nous retrouvâmes, mon frère et moi dans le même véhicule nous conduisant tous deux au Collège. Je sentis de suite que ma position familiale, voire même sociale, allait en être ébranlée. A aucun moment je ne l'avais vu grandir, et voilà qu'il entrait aussi au Collège et, comble d'horreur, il y entrait même avec un an d'avance ! L'étau se resserrait et il empiétait sur mon territoire.

Je lui déclarai alors secrètement la guerre et sans cérémonie. J'étais certaine qu'il finirait bien par déposer les armes.

Mais quelles armes il avait ! Malgré nos années d'écart d'âge, il était bientôt aussi grand que moi en taille, et il s'en servait désormais pour me dérober les privilèges que celle-ci m'avait attribués par défaut. Ainsi à moi la banquette arrière de la voiture lorsqu'il voulait monter devant. La taille ne m'était plus d'aucun recours, tout comme l'âge, puisque nos parents nous traitaient maintenant sur un pied d'égalité. Et son air innocent contrait mes récriminations lors de nos altercations. Il me menait vraiment la vie dure !

Désormais quand je me rendais au cinéma avec mes amies, il y venait aussi. « Autant qu'il profite du transport ! » disait ma mère. Quand bien même il avait la délicatesse de s'asseoir à l'autre bout de la salle, il me fallait le supporter à m'épier ! Quels desseins nourrissait-il lorsqu'il venait, sans peine, me démêler mes problèmes informatiques ?

Tout ceci était une prétention sans égale ! Il avait même l'impudence de me fournir les mots, les tournures en allemand qui manquaient à ma connaissance. Plus les jours défilaient et plus je me persuadais qu'il pointait volontairement mes faiblesses pour mieux me faire chuter et savourer sa victoire. Le paroxysme fut atteint, je crois, quand il s'essaya à l'écriture, domaine réservé dans lequel je régnais jusqu'à présent en maître. Mais lorsque j'entendis son essai, ma réaction ne fut pas celle que j'aurais escomptée : c'est-à-dire celle de lui arracher les yeux. J'étais froissée, offensée, mon orgueil était touché et je me réfugiai tel un animal blessé dans ma chambre... Il écrivait merveilleusement bien, et le fait qu'il ait réussi à m'égaler, là encore, me contrariait profondément. Quand, un peu plus tard, je sortis de ma tanière, je l'entendis dire à ma mère : « Je crois que je n'aurai jamais le talent de ma soeur en écriture, d'ailleurs elle est bien meilleure que moi ; j'ai toujours essayé de l'égaler sans y arriver, et pourtant j'en ai fait des efforts, mais je suis tellement mauvais qu'elle ne veut même plus me voir... »

C'est à ce moment que je compris mon erreur : il n'avait jamais eu une mauvaise intention à mon égard, il m'admirait et essayait de m'égaler ; il ne s'était jamais rendu compte de la peine qu'il me causait. Et si j'étais son modèle, je devais m'en sentir flattée.

Il m'avait ouvert les yeux, et moi j'étais bien loin du temps où mon institutrice, en primaire, me surnommait « la parfaite », du nom de l'héroïne du premier roman que j'avais lu... C'était pour l'heure à l'imparfait essentiellement que je me conjuguais : triste consolation ! À partir de ce moment, je ne cherchai plus à grandir autrement que pour atteindre cette « grandeur d'âme » qui me faisait tant défaut. Et la compétition entre mon frère et moi s'évanouit, laissant place à une émulation amicale, voire à un début de complicité, car mon frère serait toujours mon frère. Désormais, nous ne nous affrontons plus que lors de fraternelles, mais néanmoins sans complaisance, parties d'échecs enflammées.

2002 ,
5^e Prix littéraire des collèges

Prix spécial du jury
Jérémy DAVID
Collège du Vallon – Autun

Lettre à mon Père (reproches)

Papa, écoute moi, écoute ton fils !
Je t'aime beaucoup, alors sois attentif.
Evite de hurler, de vociférer sur moi
Et surtout, arrête de vouloir avoir toujours raison !
Ça saoule !

Et arrête de dire que je suis abruti par les jeux vidéos, s'il te plaît,
Ecoute ma voix,
Explique-moi sans crier les choses
que je ne comprends pas en Maths, le soir,

Et emmène-moi en voiture plus souvent au collège,
Quand il pleut ou qu'il fait froid.
S'il te plaît, laisse-moi t'aider pour les peintures
des placards de la maison où nous allons habiter bientôt.

Et mets la musique, le midi quand on mange, au lieu du sport,
et répare la roue arrière de mon vélo sans t'énerver,
et ne balance pas par terre les choses qui ne marchent plus
Tu es fou ma Parole !

Reste cool, papa, Ok

Je t'adore.

2004

7^e Prix Graines d'écrivains

Prix niveau 4^e

Stéphane, Fabien, Frédéric, Samia,

Jérémy, Morgane, Guillaume, Nicolas

Lycée agricole – Charolles (71)

Un drôle de carnaval

Quand les internes du collège agricole de C.... se levèrent ce mardi 24 février. Quelque chose ne tournait pas rond. Le jour avait déjà fait sa pâle apparition derrière les plis des rideaux. Luc regarda sa montre : elle indiquait 8h. 11 «Presque une grasse matinée !» se dit-il, guilleret. Mais il lui revint en mémoire qu'on était en pleine semaine. Etrange. Dans les couloirs, il croisa ses camarades, en proie à l'inquiétude. Céline et Pascal lui racontèrent que l'internat était vide de surveillants. Ensemble, ils dévalèrent les escaliers et trouvèrent dans le self de grandes tables tristement vides : pas de Grand Jacques pour faire le service. D'autres grappes d'internes comme eux semblaient ahuris par la situation.

Comme ils le craignaient, aucune navette ne les avait attendus. Après une toilette impatiente, ils durent s'enfiler à pied les 2 kilomètres dans l'air glacial de l'hiver. Quand ils arrivèrent au pied du collège, des pelotes d'élèves s'étaient formées devant les grilles. Leurs visages étaient graves. Ils ne faisaient pas les fiers, sauf quelques-uns qui, profitant de l'aubaine, en grillaient une, frimaient un peu. Quand le chat n'est pas là...

Que faisaient-ils tous là ? Un grand type de 3^{ème} répondit à Pascal que les portes étaient fermées. Les externes poireautaient là, dans

le froid, depuis que le car les avait déposés, une heure plus tôt. «Vous attendez quoi, alors ?» lança Luc.

- « Ben, fais-nous entrer, toi, puisque t'es si malin ! » répondit Barnabé celui qui frimait avec sa clope. La tension soudain monta d'un cran. Mais il en fallait davantage pour désarçonner Luc. Sans un mot, il se dirigea vers l'aile est du bâtiment qui donne sur la grande route, et disparut à l'angle du mur.

Mais qu'est-ce que fichait Luc ? Cela faisait dix minutes maintenant qu'il avait faussé compagnie à la troupe. Pouvaient-ils imaginer que Luc jouait à Spiderman sur les toits du bahut ? Pascal me raconta que son copain avait grimpé au flanc de la montagne en prenant appui sur l'entrée est, puis s'agrippant aux rebords des fenêtres, comme aux branches des arbres, il s'était hissé jusqu'au toit de notre petit monde. Bravo Tarzan ! Par chance, un velux était resté ouvert. C'est par-là qu'il était parvenu à se glisser à l'intérieur du collège. Un peu plus tard, il apparaissait de l'autre côté des grilles, et les ouvrait toutes grandes. Quand même, quel type ce Luc !

Une fois dans le collège personne ! Mis à part quelques mouches qui circulaient autour du bureau des surveillants ! Luc prit les choses en main : il réunit tout le monde et fit des groupes pour s'élancer à l'assaut du mystère. «Premier groupe, on ratisse le collège de fond en comble ! Deuxième groupe : direction la ferme !», ordonna-t-il. Chacun se mit en marche.

Une heure plus tard, le deuxième groupe revint hors d'haleine. Céline raconta. «Il manque trois taureaux, les vaches hurlent et tous les animaux de la basse-cour sont partis en randonnée sur les chemins ! C'est comme si le fermier avait gagné au Loto et était parti en vacances». Luc trouva tout cela bien étrange. Il ajouta à l'angoisse en disant qu'eux aussi avaient fait des découvertes bizarres. «On est arrivé dans la salle 4, les fenêtres étaient ouvertes, et dans le fond, il y avait un placard rempli d'armes en tous genres : une épée bien aiguisée pleine de sang, une hache toute fissurée et son manche brisé, et une masse garnie

de piques.» Tout le monde se regarda. Où avaient-ils mis les pieds ce matin ? Ils ne reconnaissaient plus rien. «Rendez-nous notre collègue !» avaient-ils envie de crier, «rendez-nous notre petite vie tranquille, rendez-nous nos dodos bercés par la voix des profs !» Les énigmes s'accumulaient. Qu'était-il donc arrivé aux profs ?

Luc et Pascal faussèrent compagnie à cette bande de poltrons. Débouchant au premier étage par l'escalier principal, ils crurent apercevoir loin dans le couloir une ombre étrange qui sembla soudain s'effacer vers l'escalier B. Dans la pénombre, puisque l'éclairage n'avait pas été enclenché, ils décidèrent de la suivre, et la virent entrer dans la salle des professeurs d'histoire.

La porte était fermée, bien sûr. Quelle créature pouvait avoir la clé ? Pascal voulut la défoncer à plusieurs reprises, mais il n'y parvint pas et s'assomma en heurtant sa tête contre la porte. A son tour, Luc essaya de l'ouvrir ; il baissa la poignée qui, inexplicablement ne résista plus. Le jour éclairait la pièce à grand peine et laissait voir un simple bureau, une armoire verrouillée et une bibliothèque incrustée dans le mur du fond, garnie de vieux manuels. Aux murs, des cartes que les deux garçons n'avaient jamais vues. Apparemment sans âge, elles semblaient dessiner des continents inconnus. Cette histoire devenait de plus en plus étrange. Quel sortilège s'était emparé des deux héros ?

Ils inspectèrent la pièce, à la recherche d'indices. Au moment où la main de Luc s'approcha de la bibliothèque, un mécanisme se fit entendre. Dans un grondement profond, le meuble pivota sur lui-même et s'escamota. Nos héros avaient vraiment l'impression d'être dans un mauvais, un très mauvais film d'horreur : allaient-ils y laisser leur peau ou bien seraient-ils les derniers survivants ? Pris de panique, ils cherchèrent un abri d'urgence. Pascal avait trouvé refuge derrière les vieilles cartes, tandis que Luc s'était jeté sous le bureau. De leur poste, tous deux durent contenir leurs cris lorsqu'une forme inhumaine émergea du passage secret, trainant dans son sillage une odeur fétide. Il était difficile de distinguer ses traits dans la pénombre, mais leurs yeux

s'étaient assez accoutumés aux ténèbres pour être effrayés de ce qu'ils distinguèrent : une face crayeuse et comme peinte de rouge vermeille d'où jaillissait une énorme gueule garnie de canines longues comme un petit doigt, et des cheveux gris, hirsutes, qui montraient que, niveau hygiène corporelle, la créature se laissait un peu aller. Ses habits noirs étaient troués en de multiples endroits et, de ses épaules, une cape descendait jusqu'à ses pieds. Il n'y avait pas de quoi rire.

N'écoutant que son courage, Luc se dressa d'un bond et s'empara de l'énorme Bouddha de bronze qui trônait religieusement sur le bureau. Au même moment, Pascal jaillit des territoires inconnus des cartes murales et exécuta, allez savoir pourquoi, un magnifique poirier. 20/20 pour la gymnastique ! La créature fit volte-face et Luc en profita pour assommer le monstre, qui s'effondra de tout son long sur le carreau dans un boum retentissant. Avant de sombrer dans l'inconscience, ses dernières paroles furent «Mais pourquoi ???» Tiens, un monstre qui parle français ?

Quelques moments plus tard, un groupe d'élèves conduit par Céline, alerté par la déflagration, fit irruption dans la pièce. La créature fut ligotée et bâillonnée avec sa propre cape mise en lambeaux. Elle était partie pour le pays des rêves pour un bon moment.

Devant eux l'autre mystérieux, grand ouvert, paraissait vouloir les attirer dans sa nuit. Luc, Pascal et Céline descendirent dans le passage secret. Une fois à l'intérieur, la peur et le froid s'insinuèrent jusqu'au plus profond de leurs os. Les escaliers étaient sombres et lugubres. Une fois arrivés en bas surgit un problème : le chemin se divisait en trois couloirs.

Il fallait donc se séparer. Céline s'engagea dans le plus sombre car elle avait un briquet – pour quelles raisons ? Nous laisserons au lecteur le soin de le deviner. Elle avançait prudemment et distingua une lueur dans une trouée de pierre. Intriguée, elle continua sa progression et longea le mur pour ne pas se faire repérer. Ce qu'elle vit lorsqu'elle porta son oeil dans l'anfractuosité la terrifia. Des rangées, des cohortes

de monstres horribles se tenaient dans une pièce secrète. Visiblement détendus, ils semblaient tenir une sorte de conseil. Il y en avait pour tous les goûts : des dragons croisés avec des pieuvres, des rapaces à têtes de vieilles femmes, un colosse borgne avec un oeil idiot au milieu du front, une sorte de chien mêlé à un corps de lion. Tous étaient également repoussants. Céline ne put réprimer un cri de frayeur. Les monstres l'entendirent et s'évanouirent comme par magie. Quelques minutes plus tard, Luc déboula dans le couloir et trouva Céline blafarde et tremblante. Il fut suivi quelques instants plus tard par Pascal, paniqué et qui hurlait « Barrons-nous, barrons-nous ! C'est plein d'explosifs ici. J'ai trouvé un carton rempli de bâtons de dynamite. Ils veulent tout faire sauter » Céline était encore dans les vaps, il fallut la soutenir pour sortir du labyrinthe... Remontés, les trois compères retrouvèrent les autres et leur apprirent leur histoire effrayante.

L'excitation était à son comble. Ils avaient tous l'impression que leur monde avait basculé. Certains restaient prostrés dans un coin, suçant leur pouce. D'autres erraient, hagards, dans les couloirs du collège hanté. Oui ! Il était bien hanté ! Cela semblait évident pour tous. Chacun avait pu s'en rendre compte, chacun avait perçu des présences fantomatiques, chacun avait frissonné en entendant des bruits étranges. Paulo, un garçon de 5ème, raconta qu'il avait aperçu un Cyclope rôder dans la salle des professeurs. Même cela, dans l'atmosphère électrique, ne semblait plus invraisemblable.

Mais quelque chose ne collait pas. Pas un élève ne manquait à l'appel. Aucune victime, pas même une égratignure ! Chacun en était quitte pour une bonne frayeur, mais les créatures s'étaient montrées inoffensives. Elles s'étaient éclipsées devant tous ceux qui croisaient leur passage, sans doute pour préparer l'offensive finale, estimèrent les plus inquiets. Sauf le « frangin de Dracula » comme le désigna Luc, riant à moitié. Tiens ! Qu'était-il devenu celui-là ? Cela faisait deux heures qu'on l'avait laissé dans la salle des cartes.

Luc, Pascal et Céline s'approchèrent de lui avec prudence. Percevant leur présence, la créature répugnante se mis à s'agiter. De sa gueule sortaient des borborygmes furieux. Normal ! Il était bâillonné avec sa propre cape. En tout cas, il voulait causer, le zigie. Luc voulut en savoir davantage, et approcha la main pour retirer le bâillon, mais très précautionneusement tant le monstre s'agitait dans ses liens, en proie à une fureur intense.

- « Tout doux ! » lui dit Luc, « sinon, on te laisse mariner ici jusqu'à la fin des temps. » Cette menace fit son effet. Le corps s'apaisa. Malgré les apparences, Luc et ses camarades n'en menaient pas large. La tension était palpable dans l'air et le coeur de Luc bondissait dans sa poitrine. Le jeune héros prit une grande inspiration et dénoua prudemment le bâillon. Les mots qu'il entendit le plongèrent dans la stupeur.

- « Luc Michaux, espèce d'imbécile, » tonna la voix bien connue, « tu vas me détacher tout de suite ! »

Céline devint blanche comme un spectre, et tomba dans les pommes ; Pascal se précipita pour amortir sa chute. Et Luc, ahuri, ne trouva rien d'autre à répondre que « Mais... mais... Monsieur... »

Évidemment, ce n'est pas tous les jours que les profs se déguisent en vampires, en Dracula, en cyclope et autres créatures. Cela peut arriver une fois par an, le jour du Carnaval. Évidemment, ce n'est pas tous les jours que les élèves se jettent sur leurs enseignants, les assomment avec des bouddhas et les ligotent sauvagement. Cela ne peut arriver qu'une fois dans une vie, un jour de Carnaval. Mais quelle idée ont-ils eue, les profs, de faire une telle « surprise » à leurs élèves ? Tu parles d'un délire !

Tandis que M. Taillandier, le professeur d'histoire-géo leur racontait tout cela, une compresse humide sur la tête, les uns après les autres les affreux monstres pointèrent leurs gorges devant les mines ahuries de leurs élèves : chevaliers sanguinaires, monstres préhistoriques et mythologiques... Tombant leurs masques et leurs

déguisements, ils portaient un sourire réjoui sur la figure. Jour de Carnaval, ils avaient donc renversé les rôles, et s'étaient comportés comme des garnements, tandis que quelques élèves s'étaient comportés en adultes responsables. Luc, Pascal et Céline furent particulièrement ovationnés par leurs camarades pour leurs initiatives, hormis le coup de Bouddha bien sûr...

Le cyclope (euh, le Grand Jacques plutôt) régala tout ce monde d'un festin digne d'un exceptionnel mardi-gras.

Quand, sur le domaine du collège - bel établissement d'époque bâti sur une ancienne catacombe - la nuit devint assez noire, le cuisinier reparut avec des cartons d'où il sortit de quoi tirer un inoubliable feu d'artifice

2005

8^e Prix Graines d'écrivains

Prix niveau 4^e

Jean-Baptiste PAQUIE

Collège de la Châtaigneraie – Autun (71)

Lettre à un objet détesté

Birdhouse

5 rue Bidon

71400 TRUCVILLE

Monsieur le Bled de Conjugaison

2^e étagère de ma chambre

71400 TRUCVILLE

Objet : expulsion de M. Le Bled de Conjugaison

Monsieur,

Je vous écris pour vous bannir de ma chambre. Quittez mon étagère ! Vous êtes ici depuis trop longtemps déjà. Pour moi, vous représentez la complexité de la conjugaison française à vous seul. Vous frappez tous ceux qui savent écrire, du jeune CE1 au plus grand écrivain. Au moindre doute de terminaison d'un verbe, on vous ouvre. Tout au long de ma scolarité, je vous ai récité, je vous ai recopié et je vous ai mémorisé de gré ou de force. Vous êtes le bras droit armé du professeur de Français pour les punitions et le faux ami du collégien.

Franchement, ne pourriez-vous pas réduire un peu le nombre de modes et de règles ? Pour ces raisons, j'aimerais :

- vous expulser
- vous arracher vos pages
- écrire d'énormes fautes d'orthographe sur votre couverture
- vous brûler lentement
- enterrer vos restes calcinés.

Hélas ! Je suis obligé de vous conserver, avec votre couverture bleue, vos tableaux de conjugaisons verts, vos 254 pages et vos 150 exercices corrigés. Je ne peux plus vous voir et pourtant, pour vous écrire cette lettre, j'ai failli vous lire. Vous m'êtes donc, à mon grand regret, indispensable.

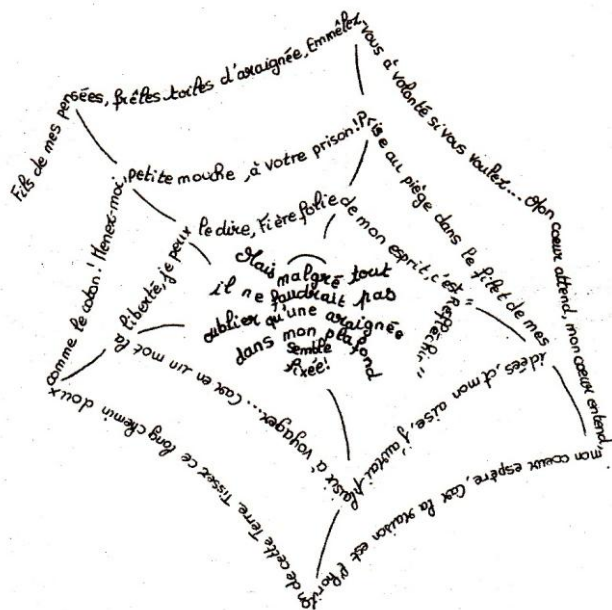
Birdhouse

9^e Prix Graines d'écrivains

Margaux PAQUIER

Lycée Bonaparte – Autun (71)

Toile d'araignée



Fils de mes pensées, frêle toile d'araignée,
Emmêlez-vous à volonté si vous voulez...
Mon coeur attend, mon coeur entend, mon coeur espère
Car la raison est l'horizon de cette Terre.
Tissez ce long chemin doux comme le coton !
Menez-moi, petite mouche, à votre prison !
Prise au piège dans le filet de mes idées,
À mon aise, j'aurai plaisir à voyager...
Car en un mot la liberté, je peux le dire,
Fière folie de mon esprit, c'est *réfléchir*
Mais malgré tout il ne faudrait pas oublier qu'une araignée
Dans mon plafond semble fixée !

2007

10^e Prix Graines d'écrivains

Prix niveau 2^{de}

Jean-Christophe GOUJON

Lycée forestier de Bourgogne - Velet, Étang- sur-Arroux (71)

Du bonheur au cauchemar

Nous nous regardions et nous ne savions pas par où commencer...

Cela faisait maintenant deux ans qu'on ne s'était pas vus, deux ans sans nouvelles, et le hasard avait conduit nos chemins à se recroiser ici, à Lyon, la ville où nous nous étions connus et dans ce café-théâtre où nous avions partagé tant de choses. Étrange de nous retrouver là, deux ans après ce qui s'était passé et dans de telles circonstances. Le hasard fait parfois bien les choses... Le hasard ou plutôt le destin ? Bref, le fait était qu'elle se trouvait là, devant moi. Depuis le temps, elle n'avait pas changé, elle était toujours aussi belle, ses yeux verts avaient gardé leur éclat émeraude qui illuminait son visage angélique, son nez, petit et fin comme il faut, fusionnait parfaitement avec le reste de son visage. Ses cheveux châtain foncé étaient lisses et quelques petites anglaises se formaient sur le devant de son front et certaines tombaient, volontairement, devant ses yeux lui donnant un air mystérieux. Je ne savais que faire ni que dire et finalement elle prit la parole :

« Houlà... pour une surprise, ça, c'en est une...

- Oui tu peux le dire... Ca fait longtemps. Tu vas bien ?

- Comme tu peux le voir ça va parfaitement, et toi ?

- Oui ça va très bien...

- C'est vrai, ça fait longtemps que je ne t'avais pas vu en bon état... »

Cette allusion était lourde de sous-entendus, elle n'avait toujours pas digéré ce qui s'était passé il y avait deux ans, et cela se comprenait.

Gêné je repris :

« - Ecoute Linna, je sais que j'ai déconné mais aujourd'hui j'ai changé et le...

- Maman ! »

Une voix faible de chérubin m'interrompit. Une dame nous avait rejoints portant dans ses bras un jeune enfant, encore bébé. Celui-ci tendait ses bras vers Linna et criait « maman »... Je n'en revenais pas, était-ce vraiment son fils ? Et si cela se révélait exact cela voudrait dire que...

« - Matt, je te présente Nathan.

- C'est... c'est...

- Mon fils, oui, et il a 19 mois, je n'ai pas besoin de te faire un dessin, tu sais compter, je pense que tu as compris ? »

Où suis-je ? Est-ce que je rêve ? Je ne savais plus où j'en étais. L'émotion me gagna en quelques secondes, à l'intérieur ce fut un grand « foutoir ». Je ressentis tout d'abord de la joie, puis la peur se fraya un chemin, et finalement ce fut la tristesse qui prit le dessus... la tristesse de savoir que la femme que j'aimais (et que j'aime toujours), avait préféré éviter à son fils d'avoir un père comme moi (Cette succession d'événements est appelé en psychanalyse un ascenseur émotif.)

« - Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit avant ?

- Tu crois vraiment que je pouvais te le dire dans l'état où tu étais et après ce qui s'est passé ? !

- Allons nous asseoir et parlons, s'il te plaît.

- Écoute, là je n'ai pas le temps... Bon je te passe mon nouveau numéro tu m'appelles pour qu'on en parle. »

Nous deux, inséparables, semblables, personne n'aurait pu penser que nous serions si loin l'un de l'autre et pourtant aujourd'hui nous étions vraiment aux antipodes de notre passé.

Ce soir là après avoir passé des heures hypnotisé par les déchets audiovisuels de la télévision, j'allai me coucher et très vite je trouvai le sommeil. Je rêvai de notre rencontre sept ans auparavant au lycée, nous étions tous les deux en première littéraire. Nous avions vite sympathisé et en quelques mois cette sympathie s'était transformée en une forte complicité. Au fur et à mesure il y avait eu d'abord ce premier cinéma, puis par la suite ce premier concert partagé, et aussi cette première soirée passée chez elle et enfin ce premier baiser annonciateur de bien d'autres.

Les mois avaient passé depuis ce soir là et nous étions en parfaite symbiose. Elle se destinait à être critique d'art, quant à moi, je rêvais d'être acteur. Une année s'était écoulée et tout se passait à merveille. On avait l'impression que rien ne pouvait nous arriver. Le bac approchait, elle m'aidait pour les maths et moi je l'aidais en philosophie notamment avec Kant.

Mon rêve fut interrompu par la sonnerie de mon réveil. Comme chaque jour j'allais en cours à l'école de théâtre professionnel « Le gai savoir. » Cela faisait maintenant trois ans que je l'avais intégrée, j'avais eu la chance de réaliser une partie de mes rêves d'enfant.

Ce jour-là, c'était travail d'interprétation devant la caméra. Moi qui par habitude suis très concentré, avais mes seules pensées tournées vers Linna et Nathan. J'avais vraiment « déconné » avec elle et je m'en voulais tellement. Ces deux ans loin d'elle m'avaient rongé le coeur, laissant un vide non comblé. Néanmoins, je devais rester concentré, le soir j'avais une représentation à la salle « Les pieds dans le plat ». Je m'étais déjà produit plusieurs fois dans cette salle, j'avais déjà un petit public qui pour le moment me suffisait amplement. Ce public est très agréable et accueillant, il n'y a pas de différence sociale. De plus dans le

quartier où se situe cette salle il y a vraiment un très beau mélange éclectique de personnes de différentes nationalités. Ce soir, il pouvait y avoir des critiques. Ils m'avaient déjà vu et avaient noté « Humour hétéroclite et très distrayant ». Cela m'avait agréablement surpris.

Ma représentation se passa bien. Je me retirai dans ma loge (il faut entendre par loge : petite remise habitable). On vint toquer à ma porte :

« - Linna que fais-tu ici ?

- Je travaille...

- Comment-ça ?

- Je suis critique d'art. J'ai été embauchée l'an dernier.

- C'est génial ! Écoute, entre, on peut parler un petit moment.

- Non, désolée, je suis attendue, je voulais juste te féliciter pour ton spectacle et te dire que si tu veux on peut se retrouver demain au café-théâtre.

- D'accord avec plaisir, bonne soirée et à demain. »

Est-ce que ma soirée pouvait mieux se passer ? J'avais joué sur scène, félicité par un critique d'art qui de plus se trouvait être Linna... non... elle ne pouvait pas mieux se passer.

Je rentrai chez moi. Après avoir bu un thé je me mis au lit et tombai vite dans les bras de Morphée. Je continuai mon rêve de la veille. Cela commençait pendant les vacances d'été qui suivaient notre bac (que nous avions tous les deux réussi, cela dit en passant). Nous étions partis en vacances dans le sud, le meilleur endroit pour prendre les dernières résolutions pour l'avenir. Elle décida de continuer ses études en DUT, tout comme moi, mais dans un secteur différent, et nous avions pris aussi une grosse décision : prendre un appartement. À la rentrée nous commençâmes notre année scolaire et tout alla bien jusqu'à ce jour qui débuta ma descente en enfer. J'étais invité à une soirée avec tous ceux de ma classe. La soirée se déroulait plutôt bien, il y avait une bonne ambiance, et après quelques verres, Max un ami avec

qui je m'entendait bien, se roula un joint, et après l'avoir allumé, me le tendit. Je n'y avais encore jamais touché et acceptai de le prendre. Une agréable sensation m'envahit, je me sentais vraiment bien... Le premier terminé, il en roula un deuxième.

Le lendemain, en cours, je rejoignis Max qui me demanda si j'avais passé une bonne soirée et me proposa de venir avec lui à la fin des cours, il avait une commission à faire, j'acceptai.

Nous allâmes dans le parc municipal où l'attendait l'un de ses amis, celui-ci demanda qui j'étais et s'il n'y avait aucun risque, Max répondit que non, aussitôt l'autre sortit de sa poche une barrette marron qu'il donna à Max contre 50 euros. Je m'aperçus ainsi qu'il était simple de se procurer du cannabis...

Au fur et à mesure de l'année, ma consommation de cannabis augmenta, passant d'un joint par semaine à cinq par jour.

Un soir, rentrant à l'appartement, je trouvai Linna sur le canapé, inquiète. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Elle me répondit qu'elle avait fait les comptes et qu'on n'avait déjà plus d'argent pour le mois. Avais-je une explication à lui donner ? Non... Elle se leva, me gifla, puis sortit de sa poche l'une de mes barrettes de cannabis que j'avais cachée, elle ajouta que la faculté avait appelé et qu'ils s'inquiétaient de mes nombreuses absences. Enfin elle se mit à pleurer en me demandant ce qui n'allait pas, en me disant que je ne m'occupais plus d'elle. J'essayai de la raisonner, de m'excuser, mais je n'avais aucun argument. Elle acheva la discussion en m'annonçant que c'était soit la drogue, soit elle. Je promis d'arrêter. Quelques mois plus tard Max, qui avait été viré de la faculté, vint me chercher à la sortie des cours et me proposa d'aller à une fête avec lui. J'acceptai à condition qu'il ne fume pas. D'accord. Le soir je le rejoignis. Après quelques heures, ce qui devait arriver arriva. Max sortit de son paquet de cigarette un joint prêt à consommer. Il se l'alluma et me le tendit. Je refusai. Il insista et me dit qu'un joint, ce n'était pas grave, et que Linna n'en saurait rien. Je le pris et fumai.

A l'appartement Linna m'attendait, elle s'approcha de moi et m'embrassa, puis elle se dirigea vers la chambre. Je la suivis pour aller me coucher. Mais elle sortit une grosse valise et y plaça ses affaires. Que faisait-elle ? Elle me regarda, me disant qu'elle avait senti que j'avais fumé. Je rétorquai que je n'en avais fumé qu'un seul, que ce n'était pas grave. Elle commença à m'injurier, me traitant de tous les noms... et alors il se passa l'inimaginable, ma main s'abattit sur son visage, une fois, deux fois, trois fois. Me rendant finalement compte de ce que je venais de faire j'arrêtai et reculai, des larmes plein les yeux. Elle se releva groggy, le visage ensanglanté, elle prit sa valise et partit...

Mon réveil sonna et je me réveillai en sueur, encore sous le choc de mon rêve. Néanmoins l'idée de pouvoir reparler à Linna après deux années amena un sourire sur mes lèvres. Je me dirigeai vers le café-théâtre. Linna n'était pas encore là, je commandai un café. Dix, quinze minutes... Linna n'était toujours pas là, finalement elle arriva et s'assit.

« - Salut, excuse-moi, j'ai dû trouver une nourrice pour Nathan'

- C'est pas grave, tu vas bien ?

- Je cours un peu dans tous les sens, mais ça va, et toi, depuis tout ce temps, où en es-tu ?

- Tout d'abord je veux m'excuser pour ce qui s'est passé, même si je sais que mes mots n'effaceront jamais ce qui s'est passé. Mais j'ai changé, le mal que je t'ai fait a eu sur moi un effet boomerang, j'ai souffert longtemps, et j'ai arrêté de toucher à cette horreur.

- C'est bien que tu t'en sois sorti, je suis contente pour toi, » me répondit-elle, « et Max ?

- On a eu quelques problèmes... Et j'ai arrêté de le voir. »

Elle avait l'air satisfaite, pour ma part j'étais heureux de pouvoir enfin lui reparler. Après de longues minutes passées à discuter j'abordai le sujet de Nathan. Elle hésita puis répondit :

« Je veux bien que tu le voies, mais en ma présence. D'accord ? »

J'étais en pleine jubilation intérieure, je restais là, hébété à la fixer, sans rien dire. Elle reprit : « Je vais prendre ça pour un oui... »

Cela faisait maintenant six mois depuis cette discussion et, en plus de voir mon enfant, je fréquentais de nouveau Linna qui m'avait donné une seconde chance. Que dire de plus ? Nous vivions en parfaite harmonie.

Un matin de juin, alors que j'étais en cours, je reçus un appel.

« - Hôpital Sacré-Coeur, connaissez vous Mlle Linna Peltier ?

- Oui, pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ?

- Une agression, une balle dans l'estomac. »

Pendu au téléphone, je ne savais que répondre... Je raccrochai, pris mes affaires. Quinze minutes plus tard, j'étais à l'hôpital, dans la chambre, une infirmière m'accueillit en me disant de me calmer. Les larmes coulaient toutes seules, tout se chamboulait dans ma tête :

« - Vous pouvez lui parler mais elle très faible, faites court... »

Je m'avançai près du lit, elle me regarda puis sourit. Je demandai :

« - Qui t'a fait ça ? »

Elle répondit d'une voix à peine audible :

« - Max... Il m'a dit qu'il avait ruminé ça durant son séjour en prison. Il a ajouté que ce n'était pas moi qu'il voulait mais que je ferais l'affaire. »

Je pâlis d'un seul coup, elle se trouvait dans cet état par ma faute... Max avait plongé en prison à cause de moi, pour trafic de stupéfiants. Je m'étais fait prendre avec de la drogue. Si je dénonçais mon fournisseur je n'aurais qu'un simple rappel à l'ordre, sinon les gendarmes me bouclaient pour détention de drogue et complicité de trafic de stupéfiants... Je l'avais dénoncé... Un long « bip » strident me tira de mes souvenirs, quatre personnes m'écartèrent et se précipitèrent sur Linna, ce ne fut qu'après que je compris... Linna était devant moi, allongée sans vie...

Aujourd'hui. Nathan a 20 ans. Je l'ai élevé seul. Je suis devenu, par la force des choses, professeur de français. Au moment où je finis

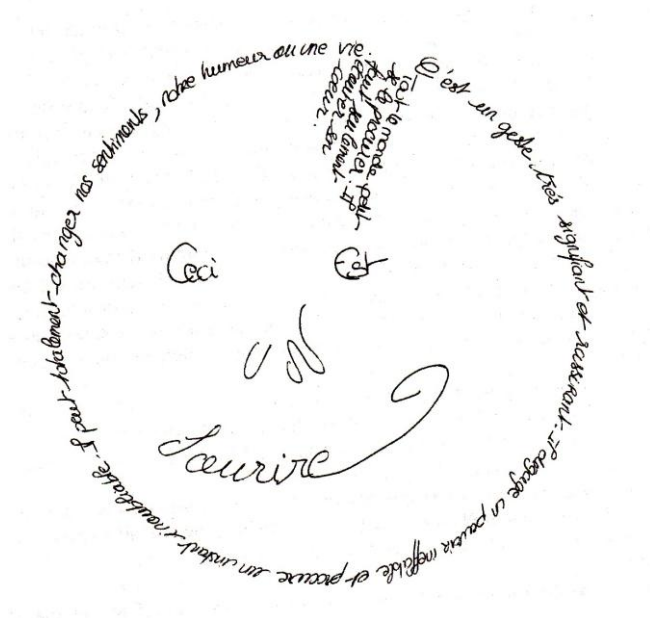
d'écrire mon histoire, Nathan doit se trouver en cours. Quant à moi, je suis devant la prison de haute sécurité à Paris, armé d'une dague, et j'attends la sortie du prisonnier Maxime Néthar, qui doit avoir lieu à midi vingt... Je vous laisse, les portes du pénitencier s'ouvrent

2007

10^e Prix Graines d'écrivains, Prix niveau 2de

Najette ABDELILLAH Lycée Léon Blum- Le Creusot (71)

Sourire



Ceci est un geste très significatif et rassurant,
Il dégage un pouvoir ineffable et procure un instant inoubliable,
Il peut totalement changer nos sentiments, notre humeur ou une vie,
Tout le monde peut se le procurer. Il faut seulement écouter son coeur.
Ceci est un sourire.

2008

11^e Prix Graines d'écrivains

Prix niveau 5^e

Adèle LEPOUTRE et Clara MOREAU

Collège Le Petit Prétau – Givry (71)

Meurtre au collège

Il est sept heures, vingt-quatre minutes et trente-trois secondes, le jour se lève sur ma chambre, au quatre, rue du Chat-qui-pêche.

Aujourd'hui je vais tuer. J'ai une terrible envie de sang. J'ai tout préparé. Je hais tellement ma victime que rien ne pourra me faire reculer. Ceux de son espèce m'ont tant de fois humiliée que ce sera avec plaisir que je porterai le coup fatal.

Je m'habille de vêtements propres, bien que je sache que ce soir, ils seront dans le panier de linge sale, tachés d'un liquide sanguinolent.

Je déjeune copieusement, en ruminant de sombres pensées.

En descendant les marches de l'escalier, je me dis que bientôt j'appartiendrai à la catégorie des hommes dangereux. La catégorie des tueurs. Cela ne m'effraie pas, au contraire, je commence à y prendre goût.

Je marche, observant les silhouettes des inconnus qui gagnent être cachés par l'épais brouillard.

Il y a une semaine, j'arpentais cette même rue en sens inverse. L'idée venait de germer dans mon esprit. Le temps passe vite, tant

mieux. Je suis déjà devant le collège, vieille bâtisse grise que rien ne pourrait égayer.

Cours de maths. Le prof débite des paroles sans intérêt. Futur assassin. Cette phrase se répercute inlassablement dans mon esprit. Je suis angoissé mais j'ai hâte. La sonnerie retentit. Encore une heure à patienter. Je me range, décidé à n'adresser la parole à personne.

Dans la salle, il règne un silence pesant, on dirait que tous pensent comme moi. Le professeur de géographie nous demande ce qui se passe, fait quelques plaisanteries minables, mais personne ne réagit. Alors il reprend son cours, quelque peu troublé. J'ai envie de le tuer, lui aussi. Mais non, il ne faut pas que je m'écarte de mon chemin. Enfin, onze heures trente. Après la récréation qui paraît durer deux heures, l'heure H arrive.

L'enseignante réclame le silence en frappant dans ses mains, puis nous invite à rentrer en cours...

Ca y est. Je l'ai fait. Ma victime n'a même pas poussé une plainte, personne ne m'a remarqué. Désormais, j'appartiens à la catégorie des hommes dangereux. Des tueurs.

J'ai tué la grenouille du cours de SVT.

2009

12^e prix Graines d'écrivains

Prix niveau 4^e

Margaux LIMONET

Collège Louis Aragon – Chatenoy-le-Royal (71)

Ma vie n'est que rage, un jour le ciel me tombera sur la tête, à force de rêver.

Ma chère Cloé,

Paris, le 22 septembre 2008

Le temps est gris, les feuilles sont mortes, et l'ennui me hante. La pluie ne cesse de ruiler sur ma fenêtre de chambre, un oiseau s'est posé devant celle-ci et il me regarde avec patience, insistance. Tu me manques, depuis que tu es partie. J'espère que tu vas bien et que tu t'es fais de nouveaux amis. Ta dernière lettre était touchante, je n'ai pu te répondre plus tôt et j'en suis navrée. Mais une grande nouvelle ma donné l'espoir de te revoir bientôt. Oui, mes parents m'ont demandé ce que je souhaiterais pour mon anniversaire. La seule chose que j'aimerais c'est passer une semaine avec toi. Je viendrai, j'en suis sûre. Marseille, me voilà ! Je pourrai enfin connaître tes amis et revoir tes parents.

Ma vie est simple et modeste, mes défauts reviennent à la surface et j'ai beaucoup de chagrin, ne me demande surtout pas pourquoi.

Je ne sais pas si tu te rappelles notre défi, mais voici mon portrait chinois. J'ai hâte de recevoir le tien pour comparer et désigner le gagnant.

Si j'étais un arbre, je serais un bonsaï. C'est un arbre du Japon, il est petit, déteste le froid et il peut vivre longtemps. Mon tout premier bonsaï a vécu 5 ans. Je l'ai reçu un jour d'automne, je n'avais que 6 ans et je m'en occupais comme jamais, c'était un peu mon bébé.

Si j'étais une fleur, je serais la Véronique, le bleu est une jolie couleur, c'est aussi le prénom de ma maman, de plus elle a des vertus sur les plaies.

Si j'étais une saison, je serais l'été. Le soleil est arrivé et un trésor est né. Je suis née en été. Les vacances approchent, enfin avec ma famille.

Si j'étais un fruit, je serais une pomme. Ma mamie est championne pour les tartes aux pommes, je suis sa petite pommelette. Un jour je découvrirai son secret. Le secret se transmet de génération en génération. Ma grand-mère l'a reçu de sa mère, à ses 20 ans. Ma mère aussi l'a reçu à 20 ans. J'ai hâte d'avoir mes 20 ans pour enfin découvrir le secret.

Si j'étais un animal, je serais un ourson. Mon premier ours était gros et immense. Depuis, j'en suis folle !! Je les collectionne, ma chambre en est remplie. Il est arrivé un mercredi, je l'ai nommé Kiki. Je m'en suis occupé, je ne le lâchais plus. Kiki prenait tous les jours ses trois repas en compagnie de moi-même, s'habillait et se déshabillait, se brossait les dents et dormait sur le côté de mon lit. Et puis j'en est pris un autre, puis encore un, et encore un, tous différents. Depuis j'en ai une vingtaine qui me supportent et Kiki est toujours là ; oui d'accord il a vieilli mais il restera pour moi mon seul et grand amour.

Si j'étais une odeur, je serais le bois qui brûle. Le mari de ma nounou travaillait dans une usine de bois. Cette odeur le suivait à chaque fois qu'il rentrait ; depuis j'adore cette odeur.

Si j'étais un goût, je serais le goût de la fraise. Mon dentifrice le plus marquant a été celui que j'ai goutté et presque mangé. Ce dentifrice était à la fraise. Je l'ai beaucoup aimé, et heureusement mes parents m'ont expliqué, je n'en mange plus depuis.

Si j'étais un son, je serais le rire. Chaque jour je découvre un rire différent, mais le plus spectaculaire est le mien. Je deviens une sorcière, une chanteuse d'opéra et un bébé en même temps.

Si j'étais une image, je serais une image en noir et blanc, je serais une image authentique. J'ai une image accrochée sur mon bureau, c'est une image de mes arrières grands-parents. J'étais chez ma mamie, elle faisait le tri dans certains cartons et puis j'ai trouvé cette image. Je les regardais, mes yeux se sont mis à piquer et une grande émotion m'a touchée en plein cœur. Je bredouillais, je contemplais leurs visages, leurs expressions, j'avais presque l'impression de les dévisager. En fin de compte je l'ai gardée.

Si j'étais une qualité, je serais le partage. Si on regarde bien les personnes autour de nous, beaucoup ne sont pas partageuses, c'est une qualité pour certains, mais un défaut pour d'autres.

Si j'étais un défaut, je serais maladroite, c'est là mon moindre défaut. Je déteste ce défaut, je le tiens de ma marraine. La première fois, je m'en suis rendu compte en vacances. J'ai cassé un verre, le lendemain j'apportais un thé chaud pour la tante de ma mère, je prenais soin de ne pas le renverser. J'étais optimiste, je me suis approchée délicatement, je sentais mon bras fléchir et puis j'ai lâché. Le thé est tombé, elle a hurlé, il était brûlant. Je ne pouvait plus la regarder, j'étais angoissée, gênée. Elle m'a souri et m'a dit que ces choses arrivent à tout le monde.

Si j'étais un verbe, ce serait chanter car c'est la joie. Quand une personne chante c'est qu'elle est heureuse. À l'âge de 3 ans mes parents me détestaient car je chantais comme une casserole.

Si j'étais une couleur, je serais le bleu. C'est la couleur du ciel, c'était aussi la couleur de mon mur de chambre. Mes parents croyaient que j'étais un garçon, ils m'avaient trouvé comme prénom Mathieu et la

chambre a été peinte en bleu. Je suis née le 30 juin mais j'étais une fille, mais mes parents avaient de l'avance et pensaient que j'étais un garçon. Ils avaient acheté le nécessaire, nous sommes rentrés à la maison, et là le cri. Ma chambre n'était pas rose bonbon, non, non, elle était bleue. Un bleu ciel avec des nounours et des nuages. Ce ne m'a pas trop interpellé car à cet âge toutes les couleurs se ressemblent.

Si j'étais un pays, je serais la Pologne. Mes ancêtres étaient polonais, j'aimerais un jour découvrir leur pays natal. Il fait froid c'est vrai, mais ce pays m'attire.

Si j'étais une destination, je serais la Sicile. Nous sommes partis en Sicile, c'était merveilleux, ces temples, la mer, le soleil, une destination magnifique.

Si j'étais une langue, je serais l'italien, mon parrain a des origines italiennes, je vais souvent en Italie, j'adore cette langue. Mon tout premier voyage, je m'en rappellerai toute ma vie. J'avais 5 ans, nous sommes arrivés, j'avais chaud, j'ai vu des milliers de gens qui prononçaient des mots italiens : « Che bel bambino » (quel magnifique bébé) ou « Margaux guardare » (Margaux regarde). Mes parents me racontent souvent nos voyages, nos rencontres et mes bêtises.

Si j'étais un jour, je serais le dimanche. Le dimanche est le jour le plus important, je rencontre ma famille, on partage un repas... C'est le même rituel. Ma mère prépare la table, le dîner, le samedi pour que tout soit prêt le jour venu. Le lendemain ce sont l'excitation, le stress, les disputes qui prennent place. Ma mère s'énerve car le plat n'est pas encore cuit ou ma soeur grignote à l'apéritif. Moi je fais les lits, je passe l'aspirateur, mon père étend le linge ; tout le monde a un rôle très spécial. L'instant est proche, on sonne. Notre cœur bat à cent à l'heure, nous nous jetons un oeil pour voir si tout est impeccable. Ma sœur approche et la porte s'ouvre, au ralenti comme dans les films d'amour. Ma cousine se jette dans mes bras, je la fais tourner, suivi d'un baiser sur le front. La journée passe très vite, on parle de ses soucis, de ses nouvelles... c'est pourquoi le dimanche est mon jour préféré.

Si j'étais un chiffre, je serais le 30, c'est ma date de naissance.

Si j'étais une émotion, je serais la joie. Les personnes seraient heureuses. Elles chanteraient et danseraient. Je voudrais être cette émotion à cause d'une chanson de Charles Trenet "Y a de la joie". Cette chanson est passée à la radio. Mes parents l'ont chantée ce jour là. Ma mère m'a pris par les mains et elle a dansé avec moi. Je n'arrêtais pas de rigoler, mon père avait eu le temps de prendre la caméra et il nous a filmés. Aujourd'hui, j'ai encore la vidéo et je la regarde de temps en temps. A chaque fois la même émotion me transperçait le cœur. Cette émotion était la joie.

Si j'étais un légume, je serais le brocoli. C'est un légume dont les enfants ne raffolent pas, mais contrairement aux idées reçues, c'est un légume très bon. Je me rappelle de mes petits pots pour bébé. Je les mangeais aux brocolis, aux carottes...

Si j'étais une matière, je serais l'S.V.T. J'aimerais devenir sage-femme, je m'occuperai des bébés... Ça ne fait pas très longtemps que j'ai décidé de faire ceci, mais je suis née pour ça.

Si j'étais un bonbon, je serais un harlequin. C'est le premier bonbon que j'ai goûté. J'ai reçu de ma maman un paquet d'harlequin. Ses couleurs m'ont tout de suite attirée, son goût est spécial, on dirait un mélange de goûts et de couleurs. Je pense aussi au personnage littéraire aux farces vicieuses, maladroites et expressives.

Si j'étais un objet, je serais une paire de lunettes. Je pourrais voir la vie en grand. Quand j'étais petite mon grand-père me racontait des histoires. Il perdait toujours ses lunettes ce qui prenait un temps fou, le temps de les chercher. Quand il les mettait je rigolais à en perdre la tête. Ses lunettes étaient immenses, rondes, ce qui lui donnait un visage de clown. J'imaginai qu'il avait un gros nez rouge, une grande bouche blanche ainsi qu'un chapeau pointu.

Si j'étais un signe du zodiaque, je serais le cancer. C'est mon signe. J'ai l'impression d'avoir des pinces pour pincer les gens qui m'agacent profondément.

Si j'étais un sport, je serais le foot C'est vrai, je suis une fille. Mais c'est peut-être le sport que je devrais faire à l'instant même. Comme je le disais auparavant, mes parents pensaient que j'étais un garçon.

Si j'étais une célébrité, je serais une chanteuse d'opéra. Je chante éperdument. Ma voix est grande, haute et aiguë. J'aimerais devenir juste comme ça chanteuse, mais je rêve, je rêve.

Si j'étais un lieu, je serais le ciel. Je m'occuperais des nuages, je dirais bonjour aux oiseaux, je dirais aux avions de faire attention, je pourrais parler au soleil et chasser les nuages gris et noir.

Si j'étais une planète, je serais Mars. Je pense au mars qu'on mange avec du caramel et du chocolat. Mars est en plus une planète d'où on pense que la vie existe.

Si j'étais une déesse grecque, je serais Aphrodite. Aphrodite est la déesse de l'amour. Ainsi, je peux partager mon amour aux autres et autour de moi.

J'attends ta lettre, pour partager nos idées, nos remarques. Je t'embrasse tendrement, ton amie de toujours...

Pomme d'amour

2009

12^e prix Graines d'écrivains , 1^{er} prix niveau 3^e

Tamara GOUEL , Collège Bibracte – Château-Chinon (58)

Demain je reviendrai !

Près de Stenay, Mars 1917

Chers tous,

Je vous écris cette lettre de l'arrière, je viens juste de revenir du front avec ma section et je profite de ce court répit pour vous envoyer de mes nouvelles. Je reçois régulièrement vos témoignages d'affection et j'aimerais pouvoir vous en écrire autant...

Je voulais vous remercier pour toutes ces lettres qui m'aident chaque jour à tenir cette vie infernale que je mène, que nous menons tous, là-bas dans les tranchées. Vous me demandiez justement plus de détails sur ma vie quotidienne, et j'ai honte d'avance de la douleur que je vais vous causer, de la peine que je vais vous faire et la tristesse dans laquelle toi, ma pauvre mère, je risque de te plonger par mes révélations.

Cependant je dois m'épancher, il faut que je vous décrive l'horreur de mon quotidien. Si vous pouviez seulement imaginer... Le froid, la boue et les rats nous assaillent chaque jour. Là-bas, l'hygiène n'existe pas. Lorsque je suis arrivé ici, dans les camps de l'arrière, il me semblait étrange de marcher sur la terre ferme, tellement je suis habitué à l'instabilité et le manque de fiabilité de la boue. La boue... Mes vêtements, mes chaussures, mes quelques effets personnels et jusqu'à ma nourriture en sont imprégnés. On raconte même que dans une tranchée, un soldat est mort englouti par cette substance gluante.

Le froid est un autre de nos fléaux et croyez-moi, pas un des moindres ! Le matin il me réveille et le soir il m'empêche de trouver le sommeil compensateur. Cependant le printemps arrive bientôt et la vie deviendra alors plus supportable. Le printemps... Il me semble si loin le temps où dans notre belle campagne de Champagne, il éclairait notre horizon de soleil, où il tapissait nos champs de petites fleurs. Mais quand cette guerre stupide finira-t-elle ? Quand reviendrai-je auprès de vous ?

J'ai l'impression qu'il s'est écoulé des siècles depuis le jour où je suis parti de chez nous, le sourire aux lèvres, entouré de tous mes amis, persuadés, pauvres naïfs que nous étions, qu'elle serait courte cette guerre... Quelques mois et nous reviendrons ici juste à temps pour les foins ! Ah notre belle arrogance ! Elle s'est bien vite envolée en fumée !

L'horreur de cette guerre, pire qu'une boucherie m'a apporté de cruelles désillusions ! Et je me demande si je reviendrai un jour dans mon village. Ici, la mort nous environne. Elle nous guette incessamment, cachée dans une balle, dans un obus ...

Chaque fois que je reviens d'une offensive et que l'absence de beaucoup de nos camarades est constatée, j'ai l'impression d'être un miraculé. Vous ne connaissez pas cette sensation de vous lever le matin et de contempler l'aube naissante en songeant que ce sera peut-être la dernière... Et lorsqu'il faut sortir de la tranchée pour s'élancer à l'attaque, cette appréhension, cette peur qui vous envahit et ces tremblements qui vous prennent. Pourtant, au cœur de l'action, on oublie tout. La seule chose qui compte, c'est de survivre coûte que coûte, plus rien n'existe. On est pris dans un tourbillon de couleurs sombres, il faut éviter les obus, les trous et avancer surtout, avancer, encore et toujours, avancer ! Puis, reculer, laisser les pointes des casques ennemis s'éloigner aussi et rentrer ! Rentrer, et se demander pourquoi on est toujours là quand autour de vous tant de visages familiers n'apparaissent plus...

Nous avons aussi d'autres ennemis, et quelquefois je me demande s'ils ne sont pas plus redoutables encore que les Allemands. Ces ennemis que tous les soldats combattent quotidiennement, ce sont les rats. Je crois qu'il n'existe pas de fléau plus terrible que les rats ! La nuit parfois, je les sens courir sur moi, leurs petites pattes griffues s'agrippant à mes vêtements. Oh ! Quelle sensation ! Oh ! Quel dégoût ! Il faut aussi leur disputer chaque morceau de notre maigre nourriture et lutter contre toutes les maladies qu'ils véhiculent. Cependant, parler de cela m'empêche de me concentrer sur le véritable but de ma lettre : vous demander de vos nouvelles et vous poser les mille questions qui me tracassent chaque jour.

Vous, ma seule raison de survivre dans cet enfer : l'idée à laquelle je me raccroche, le souvenir de vos visages, qui me guident et me soutiennent au quotidien. Et toi, Marie, mon amour. Dans les moments les plus durs, c'est à toi que je me raccroche, celle qui m'attend, celle qui m'aime !

Alors, dites-moi comment est la vie au village ? Connaissez-vous déjà les privations ? La guerre vous a-t-elle également rattrapé à sa façon ? Oh, fléau des hommes ! Quand cesseras-tu de broyer les vies dans ta machination infernale ? Quand cesseras-tu de faire crier les cœurs, pleurer les mères et les enfants ? Pourquoi souffles-tu ton vent de haine sur les peuples les obligeant à s'entretuer au nom de principes et de causes trop vite oubliés ? Vous me manquez tellement ! Écrivez-moi ! Même si les mots de ma petite sœur Marguerite m'emplissent les yeux de larmes. Chère petite sœur, toi que j'ai quitté petite fille, serais-tu vraiment devenue à présent une jeune fille ? Et toi, petit Pierrot qui avait encore du mal à courir quand je suis parti, aides-tu vraiment notre pauvre père aux champs ? J'aimerais également savoir ce qu'ont donné les récoltes. Avez-vous fait de bons chiffres cette année ? Comment vont les affaires ? Mon cher père, toi qui devais bientôt cesser ton activité et pour qui je faisais déjà les plus durs travaux de la

ferme, j'espère que tu ne peines pas trop à faire tourner notre commerce, en plus de notre ferme.

Ma mère, ma tendre mère si dévouée, si aimante, vos lettres m'apprennent que tu t'inquiètes trop pour moi. J'aimerais te rassurer, te dire que je serai bientôt de retour dans le pays. D'ailleurs il paraît que la fin de la guerre n'est pas si loin... Je l'espère ! Et en attendant, je t'envoie mes sentiments les plus tendres.

Dites également à Marie combien je l'aime, qu'elle m'attende. A mon retour, que je crois maintenant imminent, nous nous marierons comme nous nous le sommes promis avant mon départ pour cet enfer.

Et puis, transmettez également à la Jeanne toute ma tristesse pour son Simon, qui lui ne reviendra jamais. Soutenez la de toutes vos forces, il ne lui restait que lui. Pour moi aussi, cette perte est bien cruelle. Il était mon camarade de toujours.

Je relis cette lettre et la trouve bien incomplète. Cependant l'encre commence à manquer et il y a certaines pensées que même les mots ne peuvent retranscrire... Je vous embrasse tous et vous envoie tout mon amour.

Louis qui vous aime

PS : Peut-être, qu'à cause de la censure qui réglemente, paraît-il, le courrier des soldats, vous ne recevrez jamais cette lettre. Alors, si le temps le permet, j'en écrirai une demain plus modérée, à laquelle j'ajouterai les mille choses que je n'ai pas réussies à vous transmettre par celle-ci.

Que votre souvenir et votre amour me guident et me ramènent le plus vite possible auprès de vous dans notre village. Peut-être pour le printemps ! Alors, la campagne en fête m'accueillera parée de toutes ses couleurs neuves.

Stenay, 23 Mars 1917

J'ai retrouvé cette lettre dans les effets personnels de votre fils disparu héroïquement au combat ce 21 Mars 1917 et je me permets de vous la faire parvenir pensant accomplir ainsi ses dernières volontés.

Sincères condoléances.

Sœur infirmière Louise de Valois

2010

13^e Prix Graines d'écrivains,

Prix niveau 4e

Andréa BROCHOT, Alexane BOULMIER, Elodie NEAUL

Collège Claude Guyot – Arnay-le-Duc (21)

Une bataille pour la liberté

Le soleil se levait, j'étais l'un de ces milliers de Français présents ce matin d'octobre 1791, près de Yorktown en Virginie, très loin de mon Auvergne natale. Sous les ordres du colonel Armand, j'étais heureux, prêt à me battre, peut-être à mourir. J'avais accompagné mon héros : La Fayette, lors de son deuxième voyage.

Tous ici rêvions de liberté, l'espoir nous portait, mon cœur battait très fort. Devant nous, se dressait l'armée anglaise de Cornwallis. J'arpentais les rives de la rivière York, une lumière éblouissante illuminait la Virginie. Serions-nous à l'aube d'un jour nouveau pour le monde ?

J'étais Guillaume, fils du tenancier du château de Chavagniac. Là-bas, la vie était rude : le labeur, les impôts, la misère étaient notre lot quotidien.

Madame la marquise cherchait un commis pour la cuisine, mon père m'accompagna. Le château, c'était la richesse, les dorures, le velours, la dignité. Dans le vestibule, j'entrais dans un nouveau monde. Une porte était ouverte...

" Le bonheur de l'Amérique est lié au bonheur de l'humanité ; elle va devenir l'asile de la vertu, de l'honnêteté, de la tolérance, de l'égalité, de la tranquille liberté. »

Sur le moment, nous n'avions pas compris, mais ces mots ne cessaient de résonner dans ma tête. Plus tard, j'ai su que c'était une

lettre arrivée d'Amérique. Un bref entretien avec le majordome, et me voilà à la cuisine aux côtés d'Honorine, qui m'expliqua que nous servions un héros consacrant sa vie et sa fortune à la liberté, un homme qui voulait le bien de l'humanité ! J'expliquai tout cela à ma famille, réunie le soir autour de l'écuelle de soupe. La Fayette me fascinait déjà par son audace et son courage.

Avec une grande résignation dans la voix, mon père rétorqua que c'était un noble, un privilégié, qu'il nous écraserait comme les autres :

« - Non, il est parti défendre les Américains, il veut le bonheur de tous, la liberté !

- C'est quoi les Américains ? Va donc te coucher ! »

Le lendemain, dans une allée, j'ai croisé un garçon à la peau foncée, il taillait une pointe de flèche. Nous avons réussi un peu à communiquer. J'ai compris qu'il venait de ce lointain pays ; monsieur le marquis (father) l'avait ramené chez nous. Il m'a évoqué l'indépendance, les droits, les insurgents... Peu à peu, je prenais conscience de ma triste vie, soumise à l'autorité royale. Là-bas, ils avaient osé se détacher du despotisme ; ici, ça ne durerait peut être pas toujours.

Sur le chemin, j'ai rencontré mon père. Il était harassé par une journée de labour.

« - Père, le marquis a commencé de changer le monde, j'espère qu'on se souviendra toujours de lui.

- L'Amérique, je ne connais pas, c'est loin, je suis fatigué. La liberté, c'est pas pour nous. »

Le lendemain, un lundi, Honorine préparait l'hebdomadaire dîner américain ; Fannette étant malade, c'est moi qui allais servir. Benjamin Franklin était invité. Ah, Monsieur Franklin, quel grand homme ! J'avais compris grâce au jeune indien qu'il avait participé à la rédaction de la Déclaration d'indépendance en 1776. Brusquement une porte claqua, le marquis était devant moi...

« - Alors petit, je compte sur toi, ce soir ! »

Mon cœur allait éclater. Il posa sa main sur mon épaule, je me sentis protégé. A midi, je filai vers les miens.

« - Père, mère, je l'ai vu, il m'a parlé...

- Aujourd'hui c'est la corvée, il faut réparer le rempart alors... ta liberté ! » me dit-il avec colère.

« - Il ne comprend rien, quand va t-il se réveiller ? » marmonnai-je énervé.

Le soir pendant le repas, nous avons réalisé qu'une deuxième expédition se préparait ; en effet, des ordres étaient donnés pour équiper Victoire, le bateau.

« -Je pars avec lui, je suis heureux !

-Tu es fou ! cria Honorine, tu es un enfant tu ne sais pas te battre. »

J'étais décidé, pendant tout le repas j'avais ressenti la bienveillance de ces hommes, je les avais entendu parler de philosophie, de Montesquieu...

Un jour peut-être, je comprendrai.

De retour dans notre chaumière, il faisait nuit, ma famille dormait, je les ai réveillés ; ma décision était prise.

«-Je pars !

-Où?

- En Amérique, me battre contre les Anglais !

- Pas question, je ne veux pas te perdre ! »répondit tristement ma mère, qui pleurait.

- « Laisse, ma Mie, c'est peut-être mieux pour lui, les impôts ont encore augmenté, bientôt nous n'aurons même plus assez pour notre soupe quotidienne. C'est peut-être mieux de mourir en se battant pour ses rêves, que de mourir de misère. »

Je me suis senti soulagé, mon père avait enfin une lueur de fierté dans le regard.

Enthousiaste et fou de bonheur, je les ai embrassés.

Un coup de canon, deux, me firent replonger dans la réalité de l'instant, Yorktown ; l'Amérique, la bataille... Les soldats étaient déjà dans la bataille.

Je pris mon fusil, mais... une atroce douleur dans la jambe, le sang, la chute... Un insurgent me porta à l'abri d'un grand chêne.

Une femme et deux petits étaient près de mon lit ; ils souriaient, les enfants chantaient.

Alors, j'ai compris ; la raison, la liberté avaient gagné ! Ces visages là, ces rires là, je ne les connaissais pas en France. Ici, ils étaient devenus libres : ils étaient devenus des hommes.

Je m'endormis...

2011

14^e Prix Graines d'écrivains

Prix niveau 4^e

El Liamin KARI et Dylan LOPEZ

Collège Jean Zay – Chalon-sur-Saône (71)

La photo fatale

Un beau jour du printemps de 1822, alors qu'il se trouvait seul dans l'atelier de son maître le célèbre inventeur Nicéphore Niepce à Saint-Loup-de-Varennes, son jeune apprenti de 15 ans, Elyan, se décida à explorer les moindres recoins du laboratoire.

C'est ainsi qu'il finit par découvrir, au fond d'une vieille malle entrouverte, un sténopé qu'il n'avait encore jamais utilisé. Probablement oublié là par Monsieur Niepce depuis qu'il avait inventé des appareils beaucoup plus modernes, le cube de bois était poussiéreux et semblait hors d'usage.

Elyan, très intéressé, s'en saisit. Etrangement, l'appareil tremblait et vibrait dans ses mains. «Incroyable ! Il doit y avoir un automatisme ! Je vais l'essayer tout de suite.»

Elyan observa un peu l'atelier, mais il faisait trop sombre et les clichés n'auraient pas été réussis. Au contraire, un soleil radieux brillait dans le jardin de la propriété de son maître. Son regard tomba sur le cerisier en fleurs, magnifique. Il prit quelques sténopés, en respectant les consignes d'utilisation que lui avait enseigné Nicéphore. Il put observer une colombe perchée sur une des branches et réussit aussi à la fixer sur l'objectif.

Content de lui, il termina de ranger l'atelier, et remis soigneusement l'appareil là où il l'avait trouvé, au fond de la vieille

malle.

Le lendemain, Nicéphore rentrait de son voyage à Londres, où il avait pu rencontrer quelques membres de la Royal Academy, et interrogea son apprenti : « As-tu fait ton travail ? »

« Bien sûr, monsieur, comme vous me l'avez demandé », répondit Elyan.

« J'ai laissé ma valise dans le jardin, va la récupérer. »

Elyan sortit pour la rapporter et ce qu'il vit le stupéfia : le cerisier qu'il avait photographié la veille avait perdu toutes ses feuilles et ses fleurs ! Le tronc avait viré au gris, et l'arbre était courbé comme s'il était mort !

Sur le sol gisait la colombe, déplumée, ensanglantée.

Il rentra en courant dans l'atelier, appelant son maître :

« Que se passe-t-il ? », interrogea Nicéphore.

« Allez voir par vous-même, maître ! Regardez dehors »

Nicéphore courut vers le jardin, et rentra vite, horrifié :

« Qu'as-tu fait à mon arbre ? »

« Je n'ai rien fait ! Il était magnifique hier, et voilà qu'aujourd'hui il semble mort ! »

« C'est étrange ! », répondit Nicéphore tranquillement. « Va te reposer, tu as passé une dure journée. Reviens demain. »

Le photographe se mit au travail.

Avec son nouvel appareil, il procéda à plusieurs essais : lumières, ombres, temps de pose...

Il fit un test sur son chien, Rex. Le labrador noir le regarda avec confiance, pendant qu'il prenait les clichés.

Pour vérifier la différence entre ses anciens sténopés et ses clichés modernes, il retrouva son sténopé préféré dans la malle où il l'avait rangé.

Il reprit des clichés de Rex, qui regardait son maître avec amour.

C'était déjà la fin de la journée. Nicéphore rentra chez lui,

et Rex s'endormit dans sa niche.

Le lendemain matin, un cri réveilla Nicéphore en sursaut.

Il se précipita dehors : Elyan, figé de terreur, restait devant le cadavre de Rex. Recroquevillé, les yeux grands ouverts, une terrible expression de souffrance se lisait sur son pauvre museau.

Nicéphore, furieux, se précipita sur Elyan :

«Qu'as-tu fait ? Hier l'arbre, aujourd'hui le chien. Que se passe-t-il dans cette maison ? » s'écria-t-il, en colère.

«Maître, je n'y suis pour rien ! Je me suis trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, c'est une simple coïncidence.»

«Tu n'es qu'un menteur ! Va, je te renvoie ! »

Elyan partit en courant : depuis trois années il avait aidé le génial inventeur, et avait beaucoup appris de lui. Il voulait à son tour devenir un célèbre photographe, mais son rêve tombait en poussière.

Il partit marcher sur les rives de la Saône, tout en réfléchissant à ce qui venait de se passer :

«Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Est-ce à cause de moi ? Comment se fait-il que l'arbre, la colombe et le chien soient tous morts ? »

Parvenu à Saint-Marcel, il s'assit sur un banc et essaya de se calmer.

A peine était-il assis qu'une voix l'interpella :

«S'il-vous-plait jeune homme, pouvez-vous vous déplacer ? Je voudrais peindre ce paysage et vous êtes assis au beau milieu du panorama! J'aimerais, vous comprenez, que ma toile soit aussi fidèle à la réalité qu'un sténopé, expliqua le peintre, la palette à la main, la toile pliée sous le bras.

«Excusez-moi.», répondit Elyan. Et il se leva du banc, pour continuer sa promenade. Soudain, il s'arrêta. Le mot utilisé par le peintre ne cessait de tourner dans sa tête.

«Et si... ? Mais je dois prévenir Nicéphore ! »

Il se rendit précipitamment chez Nicéphore Niepce, mais ne le trouva pas. Dans l'atelier, il ouvrit la malle d'un coup sec et vit immédiatement que le sténopé avait disparu.

Il partit à la recherche de son maître en courant, se rendant aux endroits favoris de celui-ci.

Après une course effrénée, il finit par l'apercevoir, assis au bord d'un champ, à Saint-Jean des Vignes. Du haut de cette colline, le point de vue sur Chalon était magnifique.

- «Avez-vous photographié quelqu'un ? » l'interrogea-t-il, essoufflé, avec anxiété.

- «Non. Pourquoi ? Ne t'ai-je pas renvoyé ? » répondit le photographe, en colère.

- «Avez-vous photographié quelque chose ? » demanda à nouveau Elyan avec insistance.

- «Eh bien, non, pas que je me souviene. Pourquoi tant d'inquiétude ? »

Elyan s'assit au pied d'un arbre, soulagé.

«Au fait si, j'ai pris un cliché.», reprit Nicéphore.

«Quoi ! ? Qu'avez vous photographié ? », s'écria Elyan, bouleversé.

«La ville...», répondit Nicéphore.

2013 niveau Lycée sujet2
1^{er} prix : Léa GRIFFOULIERE
Lycée Bonaparte – Autun

Yggdrasil

C'est un vieil arbre immense
Des branches dans tous les sens
Comme autant de sentiers
Tous autant arpentés
Tous venant des racines
Nous grimpons à la cime
Tous nous avançons
Dans la même direction
Sans jamais nous croiser
Jamais nous regarder
Ensemble séparé
Solitude unifiée
Une boucle se répète
Dès que la branche s'arrête
C'est le même chemin
C'est le même destin
Regardons droit devant
Perdus dans le néant
Nous marchons,
nous marchons
Regardant l'horizon
J'aimerais reculer

Qu'on cesse d'avancer
Sur ce silong sentier
Je voudrais m'arrêter
Je voudrais tant crier
Ne plus rien regarder
Ne plus voir le chemin
Et ne plus voir sa fin
Pouvoir tout oublier
Pouvoir y échapper
Briser le sablier
Et cesser de compter
Mais,
Continuant d'avancer
Chacun de son côté
Ne pas lever les yeux
Ne pas voir le ciel bleu
Sans poser de questions
Tous nous avançons
Sans regarder derrière
En gardant nos œillères
Sans jamais s'arrêter
Sans jamais reculer
Sans jamais se croiser
Sans cesser d'avancer
Nombres sentiers l'on prend
Car le monde est devant.

Dans ce monde qui m'est encore étranger...

Une puissance inconnue me poussa inopinément loin de la chaleur de mon nid. Des larmes écarlates semblaient m'accompagner le long de ce chemin, le moindre de mes pas la faisait crier de douleur... Des cristaux semblaient couler de ses yeux, des diamants des miens lorsque je découvris la lumière.

Une étrange fraîcheur parcourut ma poitrine, un tremblement traversa mes muscles lorsque cet inconnu brisa le lien qui nous soudait depuis des mois me semblant être l'infini...

Je criais cette injustice de toutes mes forces pendant que les diamants s'accumulaient, sans que je ne puisse rien faire.

Des bruits inconnus fusèrent, me bouleversèrent, pendant que toujours et encore, je te cherchais du regard. Ces diamants, très vite, formèrent un océan étincelant de mille feux.

Un musicien passionné semblait jouer du tambour au plus profond de ma poitrine, lorsque tes mains de fées m'enlacèrent...

Lorsque tes yeux virent les miens, un fil irréel semblait unir nos regards, puis au fil d'un long fleuve, s'élancèrent un à un tes mots chaleureux. Des mots d'un langage rien qu'à nous, d'un

langage qui nous est propre... Tes mots qui apaisèrent ce musicien, ton souffle qui stoppa mes tremblements, la chaleur de tes mains qui me donnait confiance, et la douceur de ta peau qui retissa ce lien précédemment brisé.

Ce lien qui transformait cet océan en amour, pendant que les battements de ton cœur, collé à mon oreille, me souhaitaient la bienvenue.

L'inconnu semblant habillé par la neige, les yeux baignés de bienveillance, se mit alors à sourire puis à annoncer d'un ton chaleureux :

« Félicitations...

...c'est une fille ! »

L'Ailleurs au féminin

Ailleurs, une femme est battue
Ailleurs, deux femmes sont vendues,
Ailleurs, trois femmes sont humiliées,
Ailleurs, quatre femmes sont violées !

Ailleurs, une mère se sacrifie,
Ailleurs, une fille se scarifie,
Ailleurs, une amie joue sa vie,
Ailleurs, une épouse trompe son mari...

Ailleurs, une femme est convoitée,
Ailleurs, cette femme est charmée,
Ailleurs, elle est prête à se donner,
Alors, elle est finalement délaissée.

Aïe ! **Heures**, trop de femmes sont cachées !
Aïe ! **Heures**, trop de femmes sont tombées !
Ailleurs, chaque femme souffre,
Ailleurs, chaque femme s'essouffle...

Ici, une femme se relève,
Là-bas, deux femmes s'aiment,
Ailleurs d'autres en rêvent...
De toutes parts, chacune redevient Eve.

Eporedorix et Marcus entrent dans l'arène

En 4016, dans la forêt Aréna au Brésil, vivent Eporédorix et Marcus, deux jeunes ouistitis âgés d'un an. Eporédorix est un petit animal coquin et curieux. Marcus, son frère jumeau est tout son contraire. Les deux frères vivent paisiblement dans cette belle forêt verdoyante. Ils passent leurs journées à cueillir des bananes, à se disputer, à s'amuser et à dormir.

Un jour, leur tranquillité est dérangée par l'arrivée bruyante d'un camion beige. L'engin s'arrête brusquement au pied d'un bananier. Un petit homme descend du camion pour cueillir des bananes. Eporédorix perché sur une branche observe les moindres faits et gestes de ce personnage. Attiré par l'odeur des bananes qui s'entassent dans le camion, le petit ouistiti saute dans l'engin, suivi de Marcus. Soudain, la porte du camion se referme. Les ouistitis sont pris au piège ! Le bruit du moteur se fait entendre. Les deux frères sont paniqués et se blottissent l'un contre l'autre. Leur route est longue et le camion bouge beaucoup sur la route sablée de l'Amazonie...

Arrivés à Rio de Janeiro, le petit homme ouvre la porte du camion et les ouistitis en profitent pour s'échapper. Dans cette grande ville, ils sont troublés par le bruit, les lumières et l'agitation autour d'eux. Ils essayent de trouver un endroit pour passer la nuit car il se fait tard. Par chance, les deux frères trouvent un petit trou qui mène à un grenier. Ils décident d'y passer la nuit. Le lendemain matin, affamés, ils partent à la recherche de nourriture. Après avoir parcouru la moitié de la ville, ils se retrouvent devant un zoo. Ils se dirigent vers l'entrée du

box des tamarins et des ouistitis. Les frères se faufilent à l'intérieur et se précipitent pour dévorer la nourriture. Olivius, un vieux tamarin s'approche des ouistitis et écoute leur mésaventure. Les trois singes se lient d'amitié. Pourtant, Eporédorix et Marcus sont malheureux dans le zoo. La forêt Aréna leur manque. Ils font part de leur décision de partir à Olivius, mais ne savent pas comment s'y prendre. Olivius connaît un endroit mystérieux près du zoo qui pourrait les ramener chez eux.

Les trois singes décident donc de s'y rendre. Ils y trouvent une machine permettant de changer de forme, de taille, de personnalité et de lieu, tout en voyageant dans le temps. Eporédorix saute dans la machine tout de suite, Olivius le rejoint. Marcus hésite... La porte se referme lentement. Eporédorix appelle son frère de toutes ses forces. Marcus les rejoint au dernier moment. Olivius tape sur un clavier fixé au mur le lieu désiré : *Aréna*. La machine se met en route. Des lumières clignotent, un bruit strident se fait entendre. Ils sont aveuglés par une forte lumière et sont soulevés du sol par une force mystérieuse.

La machine les a transformés en gladiateurs. Ils sont transportés dans l'Antiquité, au Colisée de Rome. Eporédorix et Marcus sont des gladiateurs puissants grâce à Olivius qui a été transformé en glaive. Olivius est accroché à la ceinture de cuir d'Eporédorix. C'est l'heure du combat. Eporédorix et Marcus entrent dans l'arène. Face à eux surgissent des lions. Il y en a au moins une dizaine. Eporédorix et Marcus sont seuls face à ces bêtes féroces. Eporédorix leur donne des coups de poing tandis que Marcus utilise son glaive. Ils se battent jusqu'au bout. Des tigres rejoignent les lions. La foule assise sur les gradins les encourage. César, lui, observe attentivement ce qu'il se passe tout en mangeant ses fruits juteux et appétissants. Eporédorix commence à avoir mal au poing et à se fatiguer. Marcus lui lance alors Olivius pour l'aider, mais ne voit pas qu'un lion est prêt à lui bondir dessus.

« Attention, derrière toi ! » crie Eporédorix.

Marcus se retourne et tombe au sol. Le lion est prêt à lui arracher la tête quand soudain ils redeviennent des ouistitis et un tamarin et sont renvoyés dans la machine...

« Que se passe-t-il ? Comment as-tu fait ? » demande Eporédorix.

« J'ai simplement souhaité retourner chez nous, et j'ai crié que ce n'était pas la bonne arène. Je pense que la machine a exaucé mon vœu. » répond Marcus.

Eporédorix tape sur le clavier fixé au mur : *Aréna*. La machine se met en route. Les lumières clignotent, le bruit strident se refait entendre. Ils sont encore aveuglés par la forte lumière et sont soulevés du sol par la force mystérieuse.

La machine a transformé Eporédorix et Marcus en footballeurs et Olivius en ballon. La demi-finale de la Coupe du monde de 2006 à Munich en Allemagne commence. Eporédorix et Marcus entrent dans le stade *Allianz Arena* entourés de leurs coéquipiers. Le public les acclame et crie leurs prénoms. Le match commence. Les joueurs courent beaucoup. Olivius prend plein de coups. Il est touché par des mains qui le jettent par terre pour le faire rebondir. Il est frappé de plein fouet par des pieds. Quand il entend « Passe » le coup est violent, mais quand il entend « Tire », la douleur est insupportable. Quand Eporédorix se rend compte de la souffrance d'Olivius, il fait le vœu de rentrer chez lui, dans sa forêt car la machine s'est encore trompée d'arène.

Marcus retape sur un clavier fixé au mur le lieu désiré : *Aréna*. La machine se met en route. Les lumières clignotent, le bruit strident se refait entendre. Ils sont encore aveuglés par la forte lumière et sont ensuite soulevés du sol par la même force mystérieuse.

La machine s'est encore trompée ! Elle les a transformés en bêtards riches de 2016. Eporédorix et Marcus sont les frères de Levaga et Olivius leur micro. Eporédorix et Marcus sont contents de faire des concerts, d'être beaux, d'être riches et célèbres. Ce soir ils vont se produire dans une immense salle de concert à Montpellier :

L'Aréna. Eporédorix et Marcus entrent dans l'arène devant 15 000 spectateurs enthousiastes. C'est bien d'être riches et beaux, mais les petits singes préfèrent être des ouistitis et Olivius être un tamarin et se régaler de bonnes bananes. Ils décident donc ensemble de demander à la machine de les renvoyer chez eux dans la forêt.

Ils se retrouvent une dernière fois dans la machine.

Cette fois-ci les trois singes se concertent pour taper sur le clavier fixé au mur : *la forêt Arena*. La machine se met en route. Des lumières clignotent, un bruit strident se fait entendre. Ils sont aveuglés par une forte lumière et sont soulevés du sol par une force mystérieuse.

A leur grande joie ils se retrouvent enfin dans leur forêt verdoyante : Aréna. Ils se trouvèrent des amis et une famille. Et ils vécurent heureux avec plein de bananes à volonté !

Sommaire:

Sasufix.....	4
Une fête dans la Fête !	6
À l'aventure dans une ville de 2222	10
Aventures d'un chat	16
Ce n'était qu'un génie... ..	21
Départ pour une nouvelle vie.....	23
Quelle injustice !.....	25
Liberté.....	28
L'horizon de la vie	29
BD.....	31
Une larme dans un océan	37
Mon étoile, mon amour	39
Laisser une trace.....	41
Journal de bord.....	48
Vos yeux ne sont pas ceux de l'artiste mais ils me font vivre	51
Brèves de collégiens.....	54
Haïkus	61
Je me rappelle.....	64
Un inventeur inconnu	66
Réveillon en Colombie	69
Les déboires du grille-pain	71
La Parfaite	73
Lettre à mon Père (reproches)	76
Un drôle de carnaval	77
Lettre à un objet détesté	84
Toile d'araignée.....	86

Du bonheur au cauchemar	88
Sourire	96
Meurtre au collège	97
Ma vie n'est que rage, un jour le ciel me tombera sur la tête, à force de rêver.....	99
Demain je reviendrai !.....	105
Une bataille pour la liberté	110
La photo fatale	114
Yggdrasil.....	118
Dans ce monde qui m'est encore étranger... ..	120
L'Ailleurs au féminin.....	122
Eporedorix et Marcus entrent dans l'arène	123

Merci au conseil départemental qui a pris en charge l'impression de ce livret

Merci à Viviane CATTANE, Conservateur de la **bibliothèque communautaire d'Autun** qui nous soutient fidèlement depuis 20 ans.

Merci au « Grand Autunois Morvan » et aux libraires pour leur soutien et leur participation aux prix

Merci aux membres du jury, et à sa **présidente Madeleine MEDARD** qui organise et accompagne le concours depuis ses débuts

Bravo et merci à tous les jeunes auteurs, qu'ils aient participé au concours d'écriture « Graines d'écrivains » de leur propre initiative ou par l'intermédiaire de leur établissement scolaire.

Merci aux professeurs et documentalistes qui les ont accompagnés dans les différents établissements participants ou représentés :

AUTUN Lycée Bonaparte, Cge Chataigneraie, cge du Vallon

AVALLON : cge M.Clavel

BOURBON LANCY cge Ferdinand Sarrien

CHALON SUR SAÔNE cge Jean Vilar, cge St Dominique

CHATENOY LE ROYAL cge Aragon

CLUNY cge Pierre Paul Prud'hon

GIVRY cge du Petit Prétant

LE CREUSOT cge Centre

LUZY : cge Anthony Duvivier

MARCIGNY : cge Jean Moulin

SAINT BENIN D'AZY : cge Les Amognes

SAINT GERMAIN DU BOIS : cge du Bois des Dames

et même le lycée français de SEOUL, en Corée,
que nous remercions tout particulièrement !